

# EDDY DE PRETTO

**DOSSIER DE PRESSE**

# Télérama

EDDY  
DE  
PRETTO

CHANTEUR  
D'UN GENRE  
NOUVEAU

FACEBOOK:  
L'HEURE  
DES COMPTES

M 02773 - 3562 - F: 3,00 €  
DU 21 AU 27 AVRIL 2018

**1993**  
Naissance  
le 2 mai à Créteil  
(Val-de-Marne).

**2002**  
Premiers cours de  
théâtre et de chant  
dans une MJC.

**2017**  
Premier EP,  
et prix des Inouïs  
au Printemps  
de Bourges.

**2018**  
Sortie de *Cure*,  
premier album.



*Il s'est taillé un succès fulgurant  
en cassant les codes de la chanson.  
Nourri de rap et d'électro, l'enfant des  
cités, homo assumé aux textes crus,  
défie tranquillement les genres.*

# Eddy de Pretto

Propos recueillis par Valérie Lehoux  
Photos Yann Rabanier pour Télérama

À ÉCOUTER  
ffff  
Cure,  
Inital/Universal.  
LIRE critique dans  
Télérama n° 3555.

À VOIR  
Le 26 avril  
au Printemps  
de Bourges  
(avec Charlotte  
Gainsbourg) ; en  
tournée dans toute  
la France jusqu'en  
décembre et le  
22 mars 2019 au  
Zénith de Paris.

On vous voit  
partout. Cette  
surexposition  
médiatique  
n'est-elle pas  
dangereuse ?  
  
Pour la première fois de ma vie, j'ai  
l'impression de ne plus pouvoir tout  
contrôler. Sur Internet, un site vient  
d'exhumer une vieille publicité dans  
laquelle j'ai joué lorsque j'avais 16 ans,  
avec ce commentaire : « Nous l'avons  
cherchée et nous l'avons trouvée. » Vrai-  
ment, il y a des gens qui cherchent ce genre de choses ? Ça  
me laisse pantois. Je n'ai pas envie d'être le Macron de la mu-

sique, archi mis en avant par les journaux et les télé-  
– même, si évidemment, je remercie ceux qui me soutien-  
nent. Des artistes pas du tout médiatisés, comme Moha La  
Squale, parviennent à avoir des millions de vues sur Inter-  
net car ils répondent à une réelle attente populaire. Et moi ?  
J'espère ne pas être seulement un phénomène médiatique.  
D'autant que si la surexposition peut engendrer une lassi-  
tude pour les autres, elle entraîne à coup sûr une inquié-  
tude pour moi : comment vais-je rebondir après ? Comment  
pourrai-je proposer quelque chose d'aussi dense et consé-  
quent qu'un premier album qui aura mûri pendant des an-  
nées ? Je m'interroge beaucoup... Je suis un anxieux. Ça  
brûle tout le temps à l'intérieur de moi !

En attendant,  
vous trônez  
en tête des ventes  
et vos concerts  
affichent tous  
complet. Qu'est-  
ce que cela dit  
de la France  
d'aujourd'hui ?  
  
Quand j'ai commencé à chanter, j'avais  
très peur des réactions. Des chansons  
comme *Kid* ou *Genre*, qui mettent en  
cause l'injonction de se montrer viril,  
ou *Normal*, qui parle de l'homosexua-  
lité, proposent une image de l'homme  
différente de celle qu'on prône habi-  
tuellement. Sujet sensible. Allais-je me  
faire recevoir à coups de cailloux et  
d'injures du genre « dégage, pédale,

on veut pas de toi ! » ? Eh bien, pas du tout ! Sur les réseaux  
sociaux, je n'ai lu qu'un seul commentaire homophobe. A  
l'inverse, j'ai reçu énormément de bienveillance, et la plu-  
part des messages me disent : « *Merci d'être toi-même, d'avoir  
contourné tes faiblesses pour en faire des forces.* » Une belle  
acceptation de la différence dans un pays où, il y a encore  
quatre ou cinq ans, des dizaines de milliers de personnes  
défilaient contre le mariage pour tous. Mais peut-être que  
certains apprécient ma musique sans se soucier des pa-  
roles ! Il y a bien des filles qui me jettent leur culotte en  
concert, avec leur numéro de téléphone.

Cure est-il  
selon vous un  
album militant ?  
  
Absolument pas. S'il peut contribuer à  
faire bouger les lignes, tant mieux,  
mais son éventuelle portée politique  
me dépasse. Ce que je voulais racon-

ter dans ce disque, c'est mon histoire. Témoigner des ex-  
périences que vivait mon corps, de la façon la plus honnête  
et la plus dénudée possible. En aucun cas je ne fais de l'ho-  
mosexualité un étendard. Au contraire, je rêve qu'elle soit  
aussi banalisée que possible.

C'est d'ailleurs  
le thème de la  
première chanson  
qui vous  
a fait remarquer,  
*Normal*...  
  
Un soir, en sortant d'une fête avec  
une bande d'amis, j'ai été violem-  
ment interpellé par un type dans la  
rue : « *Mais regarde-toi, t'es pas nor-  
mal !* » Ah bon ? Il nous trouvait trop  
exubérants. Pourtant à mes yeux,  
c'est son agressivité qui était anor-

male. Reste que cela m'a beaucoup travaillé. La chanson  
est née comme ça. Il ne m'arrive pas souvent de me faire  
insulter, sans doute parce que, même si je les dénonce, j'ai  
intégré les codes de la virilité. Je me suis conformé à ce  
qu'on appelle l'« hetero acting », ce qui m'a permis d'être  
accepté dans la société. Et puis on peut être gay de mul-  
tiples façons ! Mais mes amis qui assument corporelle-  
ment leur féminité se font systématiquement agresser.  
Même en plein Paris. Même en plein Marais. »

Vous avez grandi  
dans un quartier  
de Créteil.  
Vous subissiez  
ce genre de rejet ?  
  
Non, car pendant longtemps, je  
n'étais pas fixé sexuellement. Ado, j'ai  
eu pas mal de petites copines. Je n'ai  
commencé à me poser des questions  
qu'à partir du lycée – et depuis un mo-

ment déjà j'avais appris à jouer au dur  
avec mes copains en bas de l'immeuble... Ma mère était  
technicienne de laboratoire, mon père chauffeur pour la  
Mairie de Paris. Nous vivions dans l'un de ces quartiers ty-  
piques des années 1970, un ensemble de barres de quatre  
ou cinq étages, assez longues pour bien entasser les gens,  
à l'ombre de tours beaucoup plus hautes. Et avec un petit  
parc au milieu, pas du tout entretenu. Je n'étais pas mal-  
heureux, mais je rêvais d'autre chose.

De quoi ?  
  
Sortir de ce cadre-là, être dans la lu-  
mière. De ma fenêtre, je voyais une  
bande de jeunes qui écoutaient de la musique pendant des  
heures, assis sur un muret. Moi, je préférerais regarder le ciel,  
en me disant : « Je vais dépasser tout ça. » La banlieue a été  
un point de départ, presque un tremplin. Il paraît qu'à  
5 ans, lorsque ma mère me demandait ce que je voulais  
faire plus tard, je répondais : « *Etre une star !* » A croire que  
la mégalomanie m'a pris tôt ! Je voulais vivre dans le châ-  
teau de la *Star ac*, consacrer ma vie à la musique et à la  
scène. J'ai toujours fait mon intéressant. Je m'amusais à  
chanter au milieu du salon, en prenant la télécommande  
pour un micro et en tournant l'halogène vers moi. Dès  
qu'on pouvait monter un spectacle avec une cousine et une  
voisine, j'étais le premier sur les rangs. C'est ce qui a don-  
né à ma mère l'idée de m'inscrire à la MJC, en cours de  
théâtre. De toute façon, j'étais trop mauvais en sport !

Elle a donc  
soutenu  
vos envies  
artistiques...  
  
Pas longtemps, car dès que c'est deve-  
nu sérieux, elle a tout fait pour m'en  
dissuader ! Elle répétait : « *Ce milieu est  
pourri, bouffé par la coke, et personne  
ne peut réussir sans être pistonné.* » Au-  
jourd'hui, elle n'a plus d'argument ! De toute façon, plus elle  
me freinait, plus j'étais motivé. Je me suis mis à fantasmer to-  
talement sur ce monde du spectacle, contre ma mère,  
contre mon père. J'avais la niaque. J'étais sûr d'y arriver.

Certaines de  
vos chansons  
ressemblent à  
des règlements de  
comptes avec vos  
parents, comme  
*Mamère*, ou *Kid*...  
  
Ils se sont séparés quand j'avais 7 ans,  
ce qui m'a pas mal bousculé. J'ai mal  
vécu ensuite que ma mère refasse sa  
vie. J'étais très attaché à elle, collé à ses  
baskets. C'était un problème : je pleu-  
rais dès que je la quittais ; impossible  
même d'aller dormir chez des amis...  
En grandissant, cet amour fou et sans  
doute excessif s'est déconstruit. Je suis allé de déception en  
déception. Je lui ai reproché beaucoup de choses, peut-être  
à tort. En tout cas, nous n'avons pas trouvé la clé pour vrai-

ment nous rencontrer. Mais je garde espoir : la chanson *Ma-  
mère* parle de ces verrous affectifs, mais aussi du souhait de  
les faire sauter. Comment pouvoir aimer l'autre, rouvrir nos  
bras pour enfin nous retrouver.

Cette chanson  
vous a aidés ?  
  
Nos relations se sont adoucies, mais  
j'ignore si c'est grâce à cette chanson,  
ou grâce au succès. Ma mère n'a ja-  
mais autant aimé ma musique qu'aujourd'hui.

Vous n'êtes pas un  
peu sévère ? Elle a  
financé vos études  
artistiques...  
  
A 17 ans, j'avais une idée fixe : m'instal-  
ler à Paris pour intégrer l'Institut supé-  
rieur des arts de la scène – chant, danse,  
théâtre. Mais l'école était payante, et  
ma mère refusait. Au moment des ad-  
missions postbac, pour lui faire plaisir, j'ai accepté de postu-  
ler à huit DUT en commerce international tout en lui propo-  
sant un arrangement : soit j'étais admis, et j'y allais ; soit j'étais  
recalé, et elle me payait l'école d'art. Elle a dit OK... Elle a per-  
du ! Quant à mon père, il a été beaucoup moins présent dans  
ma vie ; et en ce qui concerne l'éducation, carrément laxiste.  
A part me dire : « *Pleure pas, va jouer au ballon et sois un dur* »,  
il ne m'a pas transmis grand-chose. Le pauvre, il devait se  
demander : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour  
avoir un fils chochotte comme ça ? » C'est le thème de *Kid*.

Il y a de la colère  
dans vos  
chansons...  
  
Vous trouvez ? La colère est impulsive,  
explosive. J'ai la sensation d'être plus  
dans l'analyse et dans la nuance. Bien  
sûr, il y a des tensions. Une urgence. Je  
parlerais plutôt d'une fin de colère. Celle que j'ai ressentie  
plus jeune contre mes parents, ou la vie, a fini par se calmer.

Ce qui semble  
motiver votre  
trajectoire et  
votre discours,  
c'est un gros désir  
d'émancipation...  
  
Je dirais même une envie de déme-  
sure, que je sentais déjà très fort  
quand j'avais 6 ou 7 ans. N'était-elle  
alors qu'un banal rêve de gosse, ou dé-  
jà un refus du moule que voulaient  
m'imposer mes parents ? Je ne sais  
pas. Ce qui est certain, c'est qu'une  
femme m'aura beaucoup inspiré : Alice, la sœur de ma  
mère. C'est elle qui a déverrouillé le carcan parental. Elle  
habitait à Montmartre, dans un appartement typiquement  
parisien, un ancien atelier de Picasso qui me faisait rêver.  
Elle avait épousé un avocat mais n'avait pas d'enfants. Elle  
était belle, libérée. Autour de son grand miroir, elle avait  
accroché des photos d'elle nue, et d'une de ses amies, dan-  
seuse au Lido ! Tatïe Alice avait une forme de folie et de dé-  
cadence qui me fascinait. Le contre-modèle absolu. Avec  
elle, je découvrais ce que j'avais envie d'être. Et puis elle  
était drôle... A l'époque, je suçais encore mon pouce, ce qui  
insupportait ma mère. Quand elle criait « *Arrête, Eddy !* »,  
Alice répliquait « *Lâche-le, c'est pas grave ! De toute façon  
quand il sera grand il sucera autre chose !* » »

« Je ne fais pas de l'homosexualité  
un étendard. Au contraire, je rêve  
qu'elle soit aussi banalisée que possible. »

MAQUILLAGE POMME CELLIER



**Le théâtre, le chant, la danse, l'écriture ont été les autres portes vers l'émancipation ?**

Bien sûr. Tout ce que j'ai eu la chance d'étudier. Le théâtre m'a apporté la conscience de la scène : savoir prendre l'espace, attraper la lumière, ressentir la présence de l'autre sur un plateau ; développer ses pouvoirs énergétiques. La danse m'a davantage familiarisé avec mon corps ; elle m'a appris à être à l'aise. Moi qui suis très (trop) cérébral dans la vie, je ne le suis plus du tout en concert. Je cherche le dépouillement : je monte sur scène avec un batteur, un iPod, et rien d'autre. Cela permet au public de se concentrer sur les textes, car j'ai envie d'être compris. En cela, le théâtre de Beckett ou de Joël Pommerat m'a beaucoup marqué : j'aime l'idée qu'avec peu de choses, une scénographie minimale, on puisse être puissant.

**Pourquoi avoir choisi la musique plutôt que le théâtre ?**

J'ai toujours chanté. La première fois, c'était avant le bac, dans la MJC d'un quartier assez tendu de Créteil. Les autres jeunes faisaient du rap, et moi j'avais choisi *I believe I can fly*, un tube de variétés ! J'adorais son lent crescendo, très lyrique, et le titre (« je rêve de pouvoir m'envoler ») correspondait bien à mes aspirations. Mais j'étais pétrifié de chanter ça devant les autres, tout frêle dans mon petit polo avec ma coupe au bol ! Or ça s'est bien passé. Plus tard, c'est l'écriture qui m'a ramené à la chanson : j'ai voulu me représenter totalement, être Eddy de Pretto sur scène, assumer de raconter ma vie, et je ne pouvais pas le faire avec les mots des autres ; je me suis donc mis à chanter les miens. Pendant deux ans, j'ai enchaî-

né les caves, les clubs, les petites salles, jusqu'aux Trois Baudets, le 23 février 2016. La date m'est restée, car il y a un avant et un après : avec mon entourage, j'avais envoyé des mails à tire-larigot, pour rameuter du monde. Mes potes ont joué le jeu : la salle affichait complet. Les professionnels l'ont su et s'en sont étonnés. Du coup ils sont venus et le lendemain du concert j'ai reçu des propositions de rendez-vous d'à peu près tous les labels ! La machine était lancée.

**Comme d'autres jeunes chanteurs, vous mélangez le rap, l'électro, la chanson...**

C'est l'univers sonore dans lequel j'ai grandi : mes copains écoutaient du rap, moi de la pop, et ma mère était fan de chanson française. Ma génération n'a jamais consommé la musique par genre, contrairement aux précédentes. Dans mon iPod, je téléchargeais des playlists très éclectiques, concoctées par des « influenceurs » comme on dit, que j'écoutais sur le chemin de l'école. Je ne savais jamais sur quoi j'allais tomber, tout était mélangé.

**Vous comprenez qu'on vous accole une filiation avec Brel ?**

Je peux comprendre. En concert, Brel dégoulinait de sueur ; il pouvait même baver, il s'en moquait ! Il se racontait sans se préserver, et c'est ce vers quoi j'ai envie d'aller. L'engagement total. Brel se donnait tellement à fond qu'il dépassait l'académisme du music-hall, à l'inverse de tous ces chanteurs qui racontent leurs petits malheurs tout en restant bien propres sur eux. La filiation est peut-être là. Sur les réseaux sociaux, j'ai lu des débats : Eddy est-il beau ? Eddy est-il moche ? Je m'en fous complètement.

**Mais vous jouez avec votre image !**

J'ai conscience d'« avoir une gueule », pas ordinaire et qui se remarque. Je peux volontairement l'enlaidir. Pour ma vie professionnelle, c'est évidemment un atout car elle m'a aidé à émerger, sur les réseaux et dans les médias. Pour ma vie intime, c'est différent. Il m'arrive d'avoir juste envie de correspondre aux standards de la beauté, et d'être mignon.

**Vous faites souvent allusion aux réseaux sociaux. Vous pourriez vous en passer ?**

Sans doute pas. D'abord parce qu'ils sont devenus essentiels pour communiquer, ensuite parce qu'ils rendent totalement accro. Ils nourrissent à la fois la mégalomanie et l'inquiétude, au point parfois de rendre fou : il fut une période où toutes les cinq minutes je regardais sur mon téléphone portable combien j'avais de « like » sur les réseaux ! J'en ai fait une chanson, *Ego* – le culte de soi, voici encore un sujet sur lequel je n'ai pas fini de m'interroger. Au fait, vous savez comment s'appelle l'addiction au téléphone portable ? La nomophobie. Je peux donc dire sans rire que je suis un nomophobe ! Mais je me soigne ●

Un batteur, un iPod... Sur scène, Eddy de Pretto emprunte à Beckett ou Joël Pommerat « l'idée qu'avec peu de choses, on puisse être puissant. »

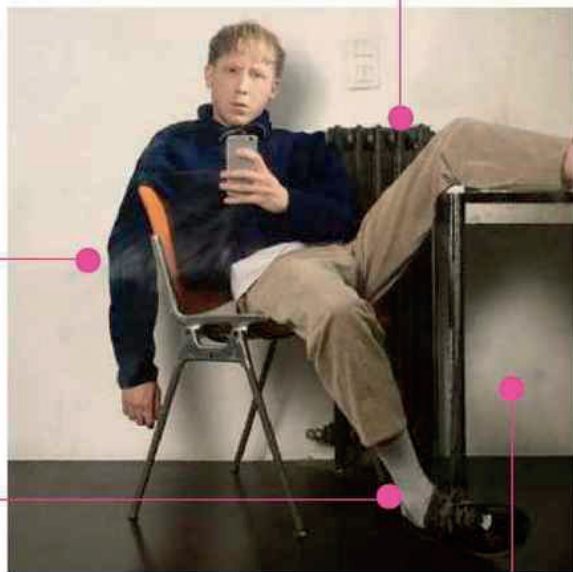
HISTOIRE DE POCHETTE

## Eddy de Pretto émoi

**Cher Eddy de Pretto... La pochette de votre album fait immanquablement penser aux sites de rencontres, pleins de ces selfies que les garçons prennent tard le soir, pas forcément sobres, devant des miroirs pas forcément propres, seuls chez soi dans le but de ne pas le rester.**

**Grindr** La photo eût-elle été sur ce genre d'application, et que j'y fusse inscrit aussi, peut-être vous aurais-je envoyé un message – faute d'en recevoir un premier de votre part. Je vous aurais demandé, comme de coutume pour entrer en matière, comment vous alliez et, très vite, ce que vous cherchiez ici – il va de soi que je ne vous aurais pas tutoyé. Avant même d'avoir votre réponse, votre attitude sur la photo m'aurait laissé penser que vous ne cherchiez rien que d'éphémère et, j'imagine, cela aurait fait mon affaire.

**Radiateur** Il m'aurait intrigué et, si jamais vous proposiez de me recevoir, peut-être inquiet – et pas forcément parce que votre polaire semble indiquer qu'il ne fonctionne pas comme il devrait. A ce sujet peut-être m'auriez-vous demandé, ce n'est pas mon genre de le faire, quels étaient mes «trips». Je n'aurais pas vraiment su répondre à cette question, curieux néanmoins, en vous la retournant, de connaître votre réponse.



**EDDY DE PRETTO**  
Cure  
(Initial Artist Services/  
Universal)

**Chaussettes** Il n'est rien de sexy, ni même de charmant, dans ce que vous portez sur cette photo, et vous parvenez à l'être pourtant. Jamais je n'aurais posé comme vous posez car, là encore, ce n'est pas mon genre de le faire, et pas mécontent cependant que ce soit celui des autres de faire ainsi. Je me serais repris à plusieurs reprises pour que mon pantalon ne remonte pas tant, que mes chaussettes ne soient pas si visibles – et l'instantané, bien sûr, n'aurait rien eu de tel.

**Au final** Je ne sais si nous aurions pu accorder nos désirs, ou si la conversation se serait délitée peu à peu, accaparé que vous auriez été, ou moi, par un garçon qui vous aurait, ou m'aurait, davantage plu – c'est le jeu. Même, je ne sais si conversation il y aurait eu : ils sont monnaie courante, les messages sans réponse – c'est le risque. Et, plus que tout, je n'aurais jamais su si votre profil, cela arrive, n'était pas un faux et votre photo usurpée – j'ai lu que vous n'alliez plus guère sur ce genre d'application, du fait de votre nouvelle célébrité qui désormais biaisait la chose. Bref, je n'aurais jamais su, avant de vous voir, si vous étiez le vrai Eddy de Pretto, quand j'aurais été, j'en ai bien peur, le vrai Mathieu Bermann.

**MATHIEU BERMAN**

Les Inrockuptibles

07 mars 2018

# les Inrockuptibles

Où est la mode ? Dossier spécial 20 pages  
Superorganism Reportage sur le nouveau phénomène indie

N° 1162 DU 7 AU 13 MARS 2018

Allemagne 5,20 € - Belgique 4,80 € - Canada 8,40 CAD - DOM 5,50 € - Espagne 5,20 €  
Grèce 5,20 € - Italie 5,20 € - Japon 13,000 JPY - Luxembourg 4,80 € - Maroc 48 MAD - Mexique 16,720 €  
Portugal 5,20 € - Royaume Uni 7,20 GBP - Suisse 7,80 CHF - TOM 1200 XPF - Tunisie 7,80 TND



## EDDY DE PRETTO LA RÉVÉLATION

Idole dès son premier album, le chanteur connaît  
une ascension fulgurante. L'écrivain Simon Johannin  
l'a rencontré pour nous



## En Une

**EDDY DE PRETTO**, le songwriter de Créteil à la popularité croissante, poursuit son incroyable ascension. Son premier album *Cure* vient de sortir et ses concerts affichent complet. Pour comprendre le phénomène et le raconter au plus près, **SIMON JOHANNIN**, l'auteur du râpeux et initiatique *L'Été des charognes*, est allé à la rencontre de celui qui l'a troublé d'emblée par son écriture puissante, crue mais ciselée. Il l'a suivi une journée à Bruxelles, où de Pretto se produisait.

TEXTE Simon Johannin

CONCEPTION NWB studio PHOTO Anton Renborg pour Les Inrockuptibles, assisté d'Ugo Vannier STYLISME Edem Dossou, assisté de Kenny Germé  
MUA Laure Vaudou, avec les produits M.A.C. Cosmetics

# KIDS UNITED



**J'ARRIVE EN MÊME TEMPS QUE LUI, ET APRÈS UN BREF PASSAGE À L'HÔTEL, EDDY ME REJOINT** dans la lumière d'un après-midi d'hiver qui nous veut du bien. Un verre en main, on s'installe pour commencer l'échange sur les marches du jardin du Botanique à Bruxelles, où le concert aura lieu plus tard. Après la découverte de sa chanson *Kid* et de ses premiers mots – *“Tu seras viril mon kid”*, sonnante comme un troublant écho au *“Tu seras un homme, mon fils”* de Kipling dans son poème *If*, que le père d'un ami avait cloué sur sa porte pour qu'il ne perde pas le nord –, j'ai eu envie de rencontrer celui qui, plutôt que de s'acharner à incarner ce fils que l'on n'est pas, préfère chanter une manière d'être soi tout à lui.

Abrité sous un combo bonnet-capuche, parce que l'hiver ici c'est pas la Costa del Sol, il amorce la discussion sur ce qui dans tout ça lui plaît le plus : la scène, qu'il décrit en phase avec l'époque comme un match Tinder. Avec une question qui reste : est-ce que les corps s'accrochent ? On retrace son parcours. Enfance à Créteil, fils unique un peu capricieux d'un père chauffeur et d'une mère qui, comme beaucoup d'autres, a hurlé le prénom de son fils par la fenêtre pour qu'il ne traîne pas dehors passé une certaine heure. Les tours, les courses de Caddie, le streetwear et les duos endiablés avec sa voisine rythment sa vie avant son départ pour Paris et l'Institut supérieur des arts de la scène.

Après lui avoir précisé que je n'y connais rien en musique et que je m'abstiendrai de faire comme si, on en vient à ce par quoi il commence toujours et qui m'a le plus troublé dans ses morceaux : l'écriture. Eddy explique que ce qui l'interpelle, ce qui va le pousser à écrire, c'est *“comment l'âme réagit aux choses de la vie”*, autant dire qu'il place la barre assez haut. Et les paillettes ? *“Les paillettes, c'est pas un objectif, mais ça peut être parfois un ingrédient pour écrire une chanson.”* Car le geste n'est jamais simple pour lui qui veut le mieux, et pour cela il doit selon ses mots *“créer un moment fort avec soi, pour s'écrire au plus près”*.

Eddy est donc très honnête dans ses textes, parfois cru dans sa manière de s'expliquer humain. On est loin de l'artiste cherchant à séduire avec des choses qui n'écœurent rien (le titre de l'album, *Cure*, vient de là, chercher une sonorité qui râpe en bouche, un truc pas très agréable) et Eddy s'étonne avec bonheur de voir ses morceaux devenir populaires jusqu'à passer en boucle. J'ai aussi cru au délire quand j'ai vu l'extrait de l'émission *N'oubliez pas les paroles* où une candidate chante *“des rails en avance”*, de son très beau titre *Fête de trop*, à une heure de grande écoute.

N'en déplaît à ceux qui voient partout dans l'époque un renouveau du puritanisme, on reste libre de dire les choses, question de subtilité. Une fois dépouillées les surprises

auxquelles on ne s'attend pas, les marques qui envoient des colis, les showrooms en libre-service où il n'a pas osé se servir parce que trop à l'ouest de ces réalités, les dîners parisiens et toutes ces nouvelles habitudes à prendre quand démarre le succès, on en revient vite à l'essentiel, un ensemble de choses simples : la scène, le théâtre, la rue, les amis, la drague, l'amour... La vie, quoi. Elle commence là, la singularité qui séduit beaucoup depuis qu'il fait parler de lui ; elle a d'abord poussé en s'égosillant sur les Spice Girls, puis en courant avec ses potes pour esquiver la BAC. Réussir simplement à être soi, dans un monde où l'on fait désirer à tous un moule dans lequel personne ne rentre jamais complètement. Alors, après l'adolescence où comme souvent on étouffe, où la liberté devient aussi essentielle que la flotte, Eddy a traversé le périph à la nage pour se former à ce à quoi il est devenu très compétent : assumer un show la lumière sur lui, et donner à entendre des sons qui viennent vous chercher tout au fond.

**Il y a du passage autour de nous et rapidement on se rabat vers l'intérieur pour qu'il fasse les balances. Aussi parce que les selfies s'enchaînent** et laissent pressentir un autre côté du succès. Une fois les tests son effectués, je reviens vers lui et lui demande comment on gère tout ça, la naissance d'une notoriété, le fait d'être reconnu un peu partout. Malgré la gentillesse avec laquelle il se prête au jeu, il confie l'inquiétude de perdre une forme d'anonymat et se voit mal en constante représentation. Les caméras aussi, il les trouve un peu intrusives en dehors des live et se demande si tout ça est une condition essentielle pour faire ce qu'il aime : écrire et chanter. Mais même si ça lui semble parfois compliqué de porter son propos dans les médias de masse, il répond toujours franchement pendant la conférence de presse qui vient ensuite et où les journalistes du royaume défilent, y compris quand on lui demande si le Jimmy de la (si belle) chanson éponyme est un ex à lui.

*“Non non, c'est pas un ex, c'est un dealer.”* Petit moment de gêne qui finit en éclats de rire. Personnellement, j'avais compris que celui qui *“ressuscite mes danses”* et dont la *“neige est féroce”* ne passe pas récupérer sa brosse à dents après une fracture amoureuse, mais bon, une histoire de codes sans doute. De l'amour, il en a pourtant plein ses chansons. Et de Pretto délivre sur les quinze titres de *Cure* une étonnante palette d'émotions. Des romances, des défis et des sensations fortes sont décrits dans une poésie précise où, quand il ne célèbre pas la vie, il tire de belles réverences à un lieu ou à une personne chère.

La filiation s'installe tranquillement dans l'œil de la presse : il serait un enfant caché de Stromae et Christine And The Queens, →

**“Les paillettes, c'est pas un objectif, mais ça peut être parfois un ingrédient pour écrire une chanson”**

EDDY DE PRETTO





Manteau AMI, veste Adidas, pantalon Dior homme, baskets Adidas x Raf Simons

**Réussir simplement à être soi  
dans un monde où l'on fait désirer  
à tous un moule dans lequel personne  
ne rentre jamais complètement.  
Alors, après l'adolescence où comme  
souvent on étouffe, où la liberté  
devient aussi essentielle que la flotte,  
Eddy a traversé le périph à la nage  
pour se former à ce à quoi il est devenu  
très compétent : assumer un show  
la lumière sur lui, et donner à entendre  
des sons qui viennent vous chercher  
tout au fond**

## En Une Eddy de Pretto

ce qui le fait sourire et le flatte sans doute, mais à quoi il répond qu'on peut apprécier la singularité du travail de quelqu'un sans chercher à le relier à tout prix à celui d'un autre, un geste qu'il trouve un peu réducteur. A la question de l'engagement, il répond qu'il ne se voit pas porter un quelconque étendard, mais que si ses morceaux convergent avec certaines luttes dans l'esprit de ceux qui les mènent, libre à eux de pousser le volume à fond.

Pour Eddy, encore une fois, la méthode est simple : la flatterie comme la jalousie sont deux choses à tenir à distance. Les interviews reprennent et, dans la même phrase, il cite Tchekhov et Moha La Squala, parle de l'attitude d'un Lorenzo, puis convoque Françoise Sagan et la fumée de ses Kool. Bref, tout ce qu'on aime.

**Une fois pliée la session caméra-dictaphone où il aura confié la playlist de son trajet en tour bus** (Bibi Bourelly, 2 Chainz et Damso, quoi de mieux pour longer les lampadaires qu'on a mis partout ici au bord des autoroutes ?), on esquive les abords de la salle pour se mettre au calme, au bar de son hôtel, juste à côté. Quelques selfies sur les cent mètres qui nous séparent du Martini, dont j'ai très envie, mais qui est retardé : pile devant la porte, on entend crier son prénom. Eddy se retourne, un mec et sa copine l'abordent, embarrassés mais téméraires puisqu'ils lui expliquent que comme le concert est complet ils n'ont réussi qu'à avoir une seule place pour deux. Pas de problème pour Eddy qui note le nom sur son téléphone jamais bien loin de sa main, et leur garantit une entrée sur liste au guichet.

On entre dans l'hôtel en même temps qu'il transfère l'info à sa production, en s'assurant qu'on s'occupe bien de trouver une place à qui est simplement venu lui en demander une. Une fois installés comme il faut au comptoir, on tue le temps et la tension qui monte en lui (le concert approche doucement) en parlant plus en détail de son album qu'il décrit comme un carnet de témoignages. Il dit ne pas vouloir donner de raison à la censure, et veut pouvoir raconter les expériences physiques de la vie sans rien perdre de l'exigence qui l'anime. Il s'amuse à mettre en lumière l'écart entre ces questions répétées sur sa sexualité, comment le fait d'être homosexuel soulève encore tant de choses dans les médias, et le rapport concret avec son public qui n'en a strictement rien à carrer, à tel point qu'à ses derniers concerts des filles ont enlevé leurs culottes et les ont balancées sur scène avec leurs numéros notés dessus. Cette histoire de culottes me traverse la tête aussi vite que file le temps, et on finit nos verres car il est temps pour lui d'aller se préparer, se chauffer un peu. Pour, comme il le dit mieux que moi, *“se donner l'aplomb, l'étoffe de celui qui ce soir veut attraper les autres”*.

J'en profite pour traverser la rue et renouer avec la restauration rapide locale, une grande frite double cuisson dans graisse animale et un poulycroc, sauce samouraï à part. J'ai juste le temps de m'en remettre que les portes de la salle s'ouvrent et que le public y pénètre petit à petit pour finir par la remplir complètement. Je suis curieux de voir ce qui fait qu'à peu près toutes ses dates affichent complet. Le concert démarre en force une fois son batteur installé et lui qui suit en toute simplicité, si ce n'est des sneakers rutilantes et blanches siglées AMI – marque dont le très actuel designer, Alexandre Mattiussi, a déjà exprimé son coup de cœur pour le garçon, allant jusqu'à utiliser le tube *Kid* lors du défilé de sa dernière collection présentée cet hiver à Paris.



## En Une Eddy de Pretto



Chemises **Louis Vuitton**, bas de survêtement **Adidas**, baskets **Adidas x Raf Simons**, lunettes **Oliver Peoples**, gourmettes **Gucci**, chaussettes **Kenzo**

**Des romances, des défis et des sensations fortes sont décrits dans une poésie précise, où quand il ne célèbre pas la vie, il tire de belles révérences à un lieu ou une personne chère**

Il y a le sol noir surélevé, au-dessus les lumières et, entre les deux, Eddy de Pretto qui met en fusion l'air de la scène pour qu'en face tout devienne comme il est : mouvant et plein d'une très belle énergie. Et j'assiste, au milieu de la fosse, à une osmose étonnante, contrairement à la nuée d'écrans à laquelle on a le droit trop souvent, les gens préférant ici voir le concert avec leurs yeux plutôt qu'avec leurs téléphones. On les sort quand même parfois le temps d'une story, pour dire qu'on est là et qu'ici tout va bien. Si la scène est prise sans artifices, une batterie, un iPhone branché et une voix d'une force assez incroyable, les textes sont eux très ciselés et appellent une concentration qui se laisse bientôt emporter par le groove. Après une heure lancinante et dansée, conclue par les rappels d'un public qui en redemande, il est temps de finir la soirée à base de plans de sortie, de cuisine locale et de séries Netflix. Je raccompagne Eddy et son équipe. Devant la salle, quelques-uns sont encore là pour une dernière photo, un dernier mot sur lequel je laisse, pour rejoindre la nuit, celui qui risque de bientôt briller très fort. ●

### **Album** *Cure* (Colors)

**Concerts** En tournée en France et en Belgique, dont cinq passages à Paris les 5 et 19 avril et le 2 mai à la Cigale, et les 6 et 7 novembre à l'Olympia

LES 10 ALBUMS  
DU MOIS  
FNAC



# **EDDY DE PRETTO**

## LE RAP QUI NE FAIT PAS MÂLE

Avec « **Cure** », son premier album, qui casse les codes virils du genre, il s'est installé en tête des meilleures ventes de disques. Rencontre avec un garçon qui révolutionne le genre.

PHOTOS **ROBIN**

**S**a prestation ratée aux « Victoires de la musique » aurait pu foutre en l'air, dès le début, une carrière lancée sur les chapeaux de roue. Mais non, Eddy de Pretto n'est pas du genre à se laisser démonter par les épreuves de la vie. Lui, le banlieusard coquet, qui refuse de dire son âge, a réussi un tour de force en racontant sa vie intime, ses tourments amoureux et ses pulsions sexuelles dans un disque qui n'en finit plus d'impressionner. Eddy rentre dans ses errances, ses erreurs, dénonce la virilité dégueulasse, évoque en creux son homosexualité bouillonnante. Mais se refuse à être le porte-drapeau d'une quelconque génération. Il veut juste être entendu. En cela, c'est un pari plus que réussi.

UN ENTRETIEN AVEC BENJAMIN LOCOGE

Paris Match. Tu as grandi à Créteil dans les années 2000. Quels ont été tes premiers émois musicaux ?

Eddy de Pretto. Ils sont liés à ma mère, qui écoutait Barbara, Brel, Brassens et surtout Aznavour, à fond les ballons. Mais, évidemment, je détestais, car il y avait un vrai conflit générationnel entre nous. En grandissant, je me suis rendu compte que, malgré moi, beaucoup de ces chansons étaient restées. Elles étaient tellement présentes qu'elles ont fini par infuser ! Mais moi, je suis un enfant typique des années 2000, qui écoutait beaucoup de musiques urbaines : Diam's, d'abord, Booba ensuite, puis Rohff, Sinik au foyer en bas de chez moi.

Diam's, c'était la voix de ta génération ?

Elle m'impressionnait par sa force de frappe. On avait l'impression que la meuf jetait ses tripes sur le papier. On ne pouvait pas passer à côté, qu'on aime ou pas d'ailleurs. Et moi, elle me touchait énormément. Son disque "Dans ma bulle" a vraiment bercé mes années lycée.

C'est ce qui a tout déclenché ?

Non, parce que j'ai toujours eu cette flamme en moi, ce truc où je me disais : "Je veux chanter et je sais que je vais y arriver." [Il rit.] Ce côté sûr de moi. Mais je n'avais pas les épaules suffisamment larges pour l'affirmer.

Quand as-tu commencé à écrire des chansons ?

Petit, en anglais, avec une copine. On faisait ça pour s'amuser, mais dans le fond j'y croyais. En réalité, j'ai commencé par le théâtre, la musique n'est venue qu'ensuite. Je n'ai commencé à écrire vraiment que vers 19-20 ans pour dire qui j'étais. Si j'étais resté avec mes potes, je n'aurais jamais pu donner corps au projet Eddy de Pretto.

Ton premier concert ?

Au Kibélé, rue de l'Echiquier à Paris, 40 places dans une cave, devant tous mes potes. On s'est éclatés. Et c'est de là que tout est parti. Car j'ai vu les réactions des gens au fur et à mesure. Alors sans recette précise, j'ai tâtonné, j'ai vu ce qui marchait, ce qui choquait...

Ce qui a marché, c'est "Kid", chanson coup de poing contre la virilité ambiante. Tu t'attendais à ce qu'elle trouve autant d'écho ?

C'est un texte que je n'aurais pas pu écrire il y a cinq ans. Je l'ai fait, à l'origine, pour raconter mon histoire, surtout pas pour revendiquer quoi que ce soit. Cela dit, je suis ravi qu'il provoque un tel écho dans la société et dans d'autres sphères.

Tu as souffert du modèle viril dans ton adolescence ?

Souffert non, parce que, dans la vie, j'aime jouer le jeu et je l'ai toujours fait. Quand j'étais chez moi, je dansais sur les Spice Girls. Mais quand j'étais en bas, avec les gars, j'allais brûler des poubelles et je galbais les épaules en faisant le coq. Tout cela m'allait très bien. Mais j'avais bien conscience qu'à un moment il allait falloir assumer totalement qui j'étais. Cela s'est fait en grandissant, en assumant ma part de féminité. Plus jeune, le modèle viril me pesait, mais je n'avais pas de porte de sortie, je n'avais pas d'autres exemples. Dans la cour de l'école, c'était un peu la risée d'être efféminé, il ne fallait faire preuve d'aucune sensibilité. J'étais sous contrôle, car je ne voulais pas montrer qui j'étais vraiment. Heureusement, j'ai toujours bien géré cela, la preuve, aujourd'hui certains se posent encore des questions ! [Il rit.]

Ça va mieux ?

Oui. Merci ! Merci beaucoup ! [Il rit.]

Grâce à l'écriture du disque ?

Grâce à la scène, surtout. L'écriture, c'est très laborieux : j'aime la mélancolie, la tristesse, j'aime observer, avoir un regard un peu maussade sur les choses. C'est comme ça que je vis et que tout est plus beau dans mon quotidien. Mais, sur scène, il y a une intensité réelle, l'envie de provoquer des réactions.

C'est pourtant un grand disque d'amour.

C'est vrai, c'est vrai... Mais c'est un amour dans le rejet, dans le "Je t'aime... moi non plus" que j'ai connu toute ma vie. Mais chaque titre ne s'adresse pas à une personne en particulier, c'est un ressenti global. "Desmurs", c'est l'exemple d'un garçon qui veut savoir ouvrir les bras. Mais qui se prend des murs. Toutes mes chansons

sont une lutte pour accepter l'amour. Je me suis beaucoup protégé depuis des années. Ce disque m'aide à ouvrir ma grosse cage. Il s'appelle "Cure", parce que je vois ça à long terme. Le défi, pour moi, c'est de faire vivre l'amour du public, de le rendre pérenne. Je ne veux pas être un "one-hit-wonder".

As-tu l'impression d'être le porte-parole d'une génération qui refuse le genre sexuel ?

C'est ce que je ne veux surtout pas être. Mais, en effet, j'ai écrit dans une époque qui s'interroge sur l'identité. J'aime les sujets de société, je cherche ce qui va me titiller, ils ont un impact sur la vie que je mène. Clairement, je ne parlais pas d'un fait divers ou d'un homme politique. Parce qu'il faut sans cesse que cela fasse sens avec ce que je ressens. La base de tout, c'est l'envie de raconter mes histoires et ma réalité. Si, ensuite, elles ont des répercussions sociétales, tant mieux. Mais ce n'est pas de mon fait. **Donc pas d'engagement ?**

Je me pose encore la question. Je suis choqué par le non-engagement de certains chanteurs sur des sujets qui me paraissent majeurs. Quand ils refusent de se prononcer sur l'affaire Théo, par exemple, je ne comprends pas. Cela dit, c'est délicat, à mon niveau, de me placer politiquement. Pour le moment. Peut-être que, plus tard, je lèverai le poing et je serai en tête de gondole. Mais il me semble quand même que j'ai des textes assez politiques pour que je n'aie pas besoin d'en rajouter.

Tu fais de la chanson ? Du rap ?

Je ne sais pas, c'est à vous de le dire... Je me fous complètement de l'étiquette. Sur Spotify ou sur Deezer, on ne consomme pas la musique par genre. Personne, dans ma génération, ne se dit : "Allez, aujourd'hui, je vais écouter un bon morceau de jazz." On écoute en mode fourre-tout, en mode Shazam, et c'est ce qui est intéressant. On est allé au bout du style "classique", "pop", "chanson", "metal", "jazz". Tout le monde essaie de créer des choses inédites en mélangeant tout ça.

On te compare beaucoup à Stromae...

Parce qu'il y a un fort lyrisme dans nos chansons, des voix très présentes aussi, où l'on comprend les mots. Et cette collision avec une musique plus moderne, plus d'aujourd'hui. Et c'est là où nos univers se lient. Ça me flatte, car il a fait bouger les lignes.

Son succès fracassant fait-il peur ?

Non. Car j'ai toujours eu envie de démesure. [Il rit.]

Sur ton disque, il y a "Mamere", chanson très dure pour elle. Tu avais des comptes à régler ?

Je lui ai écrit un long mail pour lui parler de ce titre, lui dire que ce n'était pas que du négatif. Ma mère a



« J'AI TOUJOURS JOUÉ LE JEU. ADOLESCENT, CHEZ MOI, JE DANSAIS SUR LES SPICE GIRLS. MAIS UNE FOIS DANS LA RUE, JE BRÛLAIS DES POUBELLES » EDDY DE PRETTO

toujours oscillé entre l'autorité face à un fils un peu débordant et une tendresse invisible. Mais elle avait peur que cette tendresse provoque trop de failles dans l'éducation. Alors ce morceau, c'est pour casser son air imperméable, je lui demande une clé. Et là, les choses commencent à se décanter. Mais les chansons servent à ça, à dire aux autres ce qu'on n'oserait pas leur dire dans la vraie vie. **Tu jettes des pavés dans la mare ?**

[Il rit.] Des petits cailloux plutôt ! Au départ, je pensais plutôt me prendre des pavés dans la figure, qu'on allait me taxer d'être une folle pédale. Ma première scène au théâtre, c'était de jouer un mec qui se faisait caillasser par tout le monde parce qu'il était fou amoureux d'une fille qui ne voulait pas de lui car il n'était pas assez cool. C'était déjà un peu l'histoire de ma vie. Sur scène, je suis plus beau, plus fort, il y a un truc qui me transcende. Et encore plus quand les salles sont pleines et que les gens crient mon nom. ■

@BenjaminLocoge

« Cure » (Initial), en tournée actuellement, les 6 et 7 novembre à Paris (Olympia).



CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | SCÈNES | ARTS | ENFANTS

# LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE



## « CURE », D'EDDY DE PRETTO

A 25 ans, il nous épate. Portés par un groove hybride, mêlant chanson, rap et slam, ses textes crus, intimes, autour du genre et de la sexualité reflètent brillamment l'air du temps.

### LE RENDEZ-VOUS

## CURE

CHANSON  
EDDY DE PRETTO

ffff

«Jeunes gens modernes», ça vous dit quelque chose? Au tournant des années 1970-1980, l'expression désignait une nouvelle génération de musiciens français née sur les cendres du punk. Ils étaient jeunes, c'est sûr. Modernes? Plus ou moins, car leurs airs désabusés et délicieusement désinvoltes ne reflétaient que partiellement l'esprit de l'époque – ils en prenaient même le contre-pied. Après tout, les étiquettes qui apparaissent au gré des inspirations journalistiques – yé-yé, nouvelle vague, nouvelle chanson française... – ont toujours leurs limites. Mais celle-ci, «jeunes gens modernes», va bien à Eddy de Pretto. Non qu'il soit désabusé ou désinvolte. Car, du haut de ses 25 ans, il défend la nouvelle hybridation des esthétiques, un mélange très en vogue de chanson, de rap et de slam. Surtout, ses textes, pas anodins du tout, reflètent l'air du temps et ses questionnements.

Si on avait mauvais esprit, on pourrait même le soupçonner d'opportunisme, tant son discours relaie l'un des thèmes les plus discutés dans les médias depuis deux ou trois ans : le genre. Et ce qui l'accompagne souvent : la sexualité. Oui, Eddy de Pretto tourne beaucoup autour de ces sujets-là, non pas pour les exploiter facilement, mais parce qu'il se sent concerné et qu'il veut se défaire des diktats qui les accompagnent. Son verbe est imagé, concret, propre à affoler les ligues de vertu. «Tu sais, ce soir, j'ai lu dans mon corps relâché/Le manuel torturé de cette danse exaltée/J'ai même glissé ma langue dans des bouches saliveuses/Dans de tous petits angles où l'on voit qu'les muqueuses» (Fête de trop). Avec une honnêteté dénuée de vantardise, il raconte. Les étreintes entre garçons. Les approches et les mensonges. Les fêtes alcoolisées et cocaïnées où les corps se perdent puis se trouvent dans le vertige de la danse. Il dit encore ce Créteil où il a grandi, qui l'a forgé tant bien que mal, et dont il s'éloigne désormais (Beaulieu). Les réseaux, les «sextos». Les nouveaux codes de la drague. Les échecs et les réussites. Les injonctions à la virilité, difficiles à avaler quand on rêve de s'en émanciper.



«Tu seras viril mon kid/Tu brilleras par ta force physique/Ton allure dominante, ta posture de caïd/Et ton sexe triomphant, pour mépriser les faibles/Tu jouiras de ta rude étincelle» (Kid). Sans poétiser, c'est sa réalité qu'Eddy de Pretto nous balance en pleine face.

Réalise-t-il à quel point ce discours le dépasse? A quel point, au-delà de son nombril, il soulève des questions politiques? Que ce soit conscient ou pas, c'est là que réside sa grande force. D'ailleurs, si depuis plus d'un an son nom circule si intensément dans les milieux musicaux (il était l'un de nos «Repérés» en avril 2017, et notre pari

chanson de la rentrée dernière), si à peu près tous les labels en vogue ont voulu le signer, s'il a récolté le prix Découverte du dernier Printemps de Bourges, si ses concerts parisiens affichent déjà complet, ce n'est pas seulement parce que sa musique groove. C'est bien parce que son propos fait mouche, pile dans le mille des considérations existentielles d'une génération. Comme Fauve en 2013? Un peu, si ce n'est que sa parole à lui est plus abrasive. A un farouche instinct de survie, elle mêle l'expression abrupte des désirs sexuels, dans la mesure où eux aussi relèvent de l'élan vital.

Eddy de Pretto :  
une parole  
abrasive qui relève  
de l'élan vital.

## ARTISTE DRAMATIQUE

Au-delà du propos, ce qui frappe chez Eddy de Pretto, c'est la force tranquille de son phrasé, sa façon de détacher les mots pour mieux les faire entendre.

Et si cette puissance d'interprétation était due à sa formation théâtrale ? Dès ses 8 ou 9 ans, il prend des cours dans une MJC de quartier. Après le bac, il intègre l'Institut supérieur des arts de la scène, à Paris – théâtre, musique, danse. Trois ans plus tard, il entre dans un conservatoire. Feydeau, Beckett, Racine, Marivaux, Pommerat, Corneille : il enchaîne les rôles, classiques ou modernes, et apprend à occuper la scène. Aujourd'hui, il reconnaît que l'art dramatique l'aide à incarner ses textes autobiographiques. Il lui donne les outils nécessaires pour oser s'exposer sur scène, son lieu de prédilection, et tomber les masques. « *J'y deviens un monstre.* » Un personnage non pas de fiction mais réel, débarrassé de sa timidité naturelle.

Tout cela, il fallait oser le dire et le chanter. Eddy de Pretto ne semble avoir eu d'autre choix que d'assumer son impudeur. Sa voix est nette, posée, sa diction, précise. Chaque mot sonne et résonne. Il veut se faire comprendre. S'il fait appel à un tandem de producteurs (Kyu Steed & Haze) qui a travaillé avec PNL ou Booba, il n'est pas pour autant un rappeur – il n'en a pas la cadence. Il n'est pas davantage un chanteur – même s'il chante très bien. De fait, il est une sorte de diseur, qui rebat les cartes et les codes. On évoque l'influence de Stromae sur lui, mais la référence est aussi facile que hâtive : pour sa rage antibourgeoise et pas marketée, sa colère froide et résolue contre les carcans, les modèles, les parents (*Mamère*, terrible et touchant), c'est plutôt du côté d'un Brel qu'il faut regarder. Et surtout, souligner encore et toujours son originalité. Eddy de Pretto bouscule, sans tomber dans la revendication. Il est, simplement mais pleinement, dans l'affirmation de lui-même. Et lorsqu'il chante *Normal* (dont une première version avait affolé la Toile l'année dernière avant d'en être retirée), il cerne en quelques mots la complexité de son propos : « *Je suis complètement normal/Complètement banal/Je suis complètement normal/Je suis con, tellement malade.* » Avec lui, c'est à prendre ou à laisser. On prend.

– **Valérie Lehoux**

■ 25, 26 ou 27 ans : Eddy de Pretto annonce un âge différent selon ses interlocuteurs.

« *Je suis tellement transparent dans mes textes que j'ai trouvé cette astuce pour me préserver un peu. C'est devenu un jeu.* »

Enquête faite, on parie sur 25.

**CURE**

| 1 CD Initial.

FENÊTRE SUR CORPS

## « Jeune, je regardais des tutos pour m'épaissir »

**EDDY DE PRETO, 24 ans, chanteur.**

« J'ai une relation assez conflictuelle avec le sport. À l'école, j'étais le petit garçon qu'on choisit en dernier dans les équipes et à qui personne ne passe la balle. Pourtant, j'ai pratiqué plusieurs sports en club (*natation, badminton, basket, handball*), mais je me sentais très mal à l'aise. Guidés par le culte de la performance, les profs ne mettaient que les bons en avant. Moi, j'étais un peu la risée: "Allez, Eddy, tu vas y arriver!" Du coup, ça m'emmerdait. Pendant les cross, je me cachais derrière les arbres avec des potes pour fumer des clopes. On arrivait toujours les derniers, mais on s'en foutait. On était le petit groupe qui ne se retrouvait pas dans l'idée d'être endurants, conquérants, de gagner des trophées.

Je me suis toujours trouvé trop frêle par rapport aux schémas qu'on attend d'un homme. On prône le sportif, le mec viril, musclé, bien taillé. Dès que tu as du gras ou que tu es trop mince, tu as le sentiment de ne pas avoir le corps qu'il faudrait. C'est pesant. Jeune, je me suis beaucoup demandé pourquoi je ne grossissais pas, pourquoi j'avais ce corps avec des os hyper fins. Je regardais des tutos pour m'épaissir. J'avais une envie de conformité. Dehors, je jouais le jeu. Tenir les épaules, faire le méchant, traîner en bas dans les halls. Malgré mes efforts, je crois bien que je passais pour le plus sensible du groupe. Comme quoi... Dans l'intimité de ma chambre, en revanche, il n'y avait plus de barrières. Avec ma voisine, on jouait à la poupée, on dansait sur les Spice Girls. Quand mes parents ouvraient la porte, j'avais l'impression de les décevoir, de ne pas être exactement la personne qu'ils attendaient. En grandissant, ça change. Tu apprends à accepter ce que tu es et de quoi tu es muni.



Pendant mes études à l'Institut supérieur des arts de la scène, un sport m'a plu : la danse. J'ai pratiqué du modern jazz, du classique, de la danse hip-hop. J'étais nul, toujours, mais il n'y avait plus de gagnant et de perdant, plus ce truc collectif qui fait que si tu lâches, personne ne te suit. J'ai fait beaucoup de théâtre aussi, qui apporte de l'assurance. Je me souviens de cet exercice où il fallait faire comme si l'on découvrirait pour la première fois chaque détail de son corps. Plus tu connais ton corps, mieux tu te portes.

J'adore la scène. C'est de la magie, un truc qui te dépasse, un des seuls endroits où la liberté est totale. Un peu comme la fête et le sexe. Personne ne viendra te dire comment il faut faire. Sur scène, j'essaie de danser comme j'aime danser en teuf. C'est vraiment instinctif. Et j'y reçois tellement d'amour.

Je sais que j'ai une gueule, je ne corresponds pas forcément aux standards de beauté. Professionnellement, j'ai su m'en servir. Comme quand je me mets torse nu dans un clip, c'est pour servir mon projet. Je distingue complètement ça de ma vie personnelle, où ma gueule est plus difficile à accepter. Jamais je ne me mettrai torse nu place de la République à raconter mes questionnements. Mes chansons sont un exutoire pour avancer. » ●

PROPOS RECUEILLIS PAR IMANOL CORCOSTEGUI

### BODY DATA

**Eddy de Pretto, c'est...**

**3 fois 45 minutes de course sur tapis** par semaine l'an dernier pour se préparer à la scène.

« Avec la grande crainte de m'emmêler les pieds et de tomber ! »

**1 boucle d'oreille mais 0 tatouage.**

« J'ai une peau très blanche et très fine qui marque énormément. »

**1 premier album, Cure**, qui s'est vite classé numéro 1 des ventes.



*On monte le son*

## EDDY DE PRETTO, UNE VRAIE RÉVÉLATION

À 25 ans, le môme de Créteil met tout le monde d'accord avec ses chansons mâtinées de slam. Un futur très grand.

**N**e cherchez plus : entre la une des *Inrockuptibles* et le tapis rouge chez Ruquier, c'est l'indiscutable révélation chantée de ces derniers mois. C'est que, malgré un look assez discutable, à 25 ans, Eddy de Pretto parvient à mélanger les genres avec un vrai talent. Sa voix grave et puissante nous propose des chansons qui peuvent rappeler Jacques Brel pour le côté angoisses intimes, mais ses interprétations théâtrales et tendues empruntent indéniablement au slam. Ses trois apparitions printanières à La Cigale sont d'ores et déjà complètes, deux Olympia sont prévus pour l'automne, et le premier extrait de son album, *Kid* – « Tu seras viril mon kid/Je ne veux voir aucune

larme glisser sur cette gueule héroïque » –, cumule plusieurs millions de vues sur le Net, après quelques jours d'exploitation seulement. Le nouveau Stromae ? Pourquoi pas ! Originaire de Créteil, Eddy rêve depuis toujours de se produire sur une scène. Mais, originellement, il se voyait acteur. Avec sa gueule de bad boy façon Eminem, il a joué dans quelques courts-métrages



« Cure », Universal. En tournée jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet.

avant de se mettre à écrire des textes dans lesquels il raconte son enfance de fils unique un peu capricieux, élevé par un père chauffeur routier et une mère laborantine qui ne cessait de ressasser la maxime de NTM : « *Laisse pas traîner ton fils.* » Sa présence, doublée d'une rare lucidité, en font l'un des authentiques talents d'aujourd'hui. Porté par son époque, Eddy de Pretto est parvenu à se forger une vraie identité. Son découpage des mots en accentue la poésie. Impossible de ne pas les reprendre en chœur avec lui lors de sa prochaine venue en ville. Notamment ceux de *Fête de trop* : « *J'ai ajusté mes pansements pour que mes saignements/Soient beaucoup moins apparents sur la piste d'argent...* »

**CHRISTIAN EUDELINÉ**



## Le smartphone d'Eddy de Pretto.

**L'AUTEUR-COMPOSITEUR-INTERPRÈTE DE 24 ANS SE RACONTE DANS "CURE", UN PREMIER ALBUM ENTRE POP ET RAP. BIEN DE SON TEMPS, IL RESTE VISSÉ À SON SMARTPHONE POUR COMMUNIQUER ET CRÉER.**

PROPOS RECUEILLIS PAR VALENTIN PÉREZ

“ J’ai acheté ce smartphone en septembre. Le précédent s’était fait emporter par une vague – je l’avais laissé sur la plage... Je m’en sers tout le temps. C’est un peu ma mémoire: j’y enregistre des bouts de mélodies, des rythmes qui pourront servir, des fragments décousus qui peuvent nourrir mes paroles ou des remarques sur ce qu’il faut améliorer. Je l’ai aussi utilisé pour enregistrer le piano sur mon titre *Ego*. J’étais intéressé par sa captation qui offre un son distordu, une réverbération: je voulais pour ce morceau une texture alambiquée, surtout pas un piano propre à la Alicia Keys. Sur scène, j’utilise un deuxième smartphone blanc. Le set est minimaliste, pour que les spectateurs puissent se concentrer sur le texte: un batteur et moi au micro. Du coup, c’est à moi de lancer les bandes musicales avec le téléphone, connecté au logiciel musical de l’ordinateur grâce à une application qu’on a fait développer exprès. J’ai une appli

à mon nom maintenant, De Pretto Live! Dans ma vie privée, je suis comme tout le monde, cannibalisé par mon smartphone. Je passe mon temps à consulter et à poster sur Instagram, j’échange sans cesse avec Inès, ma meilleure amie et colocataire. Avant, j’utilisais des applications de rencontre, j’étais un peu accro, c’était furtif, tu peux toujours voir quel type te répond en direct, conclure en quelques minutes. Maintenant, je n’ai plus le temps et puis on me reconnaît, je suis grillé. C’est aussi cet iPhone qui a saisi la photo en couverture de mon album, un selfie inversé que j’ai fait avec un miroir, mes fringues personnelles, une chaise sur laquelle je suis assis dans une posture à la fois suspicieuse et nonchalante. Il y a un peu de narcissisme dans cette photo. En cela, je suis quelqu’un de mon époque. Un individu qui se met en scène sur les réseaux sociaux et est atteint de nomophobie, la peur panique d’être séparé de son smartphone.

### À ÉCOUTER

**CURE (INITIAL / UNIVERSAL)**

**EN CONCERT  
À VILLEURBANNE  
LE 23 MARS,  
À MARSEILLE  
LE 24 MARS, À  
FLERS LE 29 MARS,  
À LA ROCHE-SUR-  
YON LE 30 MARS,  
À LA CIGALE À  
PARIS LES 5 AVRIL,  
19 AVRIL ET 2 MAI,  
ET AILLEURS  
EN FRANCE  
EN TOURNÉE.**

CULTURE

# Entre rap et chanson, la vertigineuse intranquillité d'Eddy de Pretto

Avec « Cure », son premier album, le Cristolien bouscule la scène française

## MUSIQUE

**L**e titre (*Cure*) du premier album d'Eddy de Pretto ne cache rien de l'exutoire thérapeutique que constituent ses chansons. Si ce jeune homme d'environ 26 ans (il avoue s'amuser à tricher sur son âge) s'est imposé en un an comme l'une des voix les plus prenantes et les plus singulières d'une scène française revitalisée par l'apport des musiques urbaines, c'est en effet que ce gringalet au teint pâle explore, questionne, libère avec une puissance et une impudeur inédites tous les recoins de son intranquillité.

La force de cette parole doit beaucoup au rap. Grandi cité Kennedy à Créteil (Val-de-Marne), ce fils d'un chauffeur et d'une technicienne de laboratoire médical a baigné dans la bande-son hip-hop rythmant le quotidien de sa génération. Plus proche des déclamations des slameurs que des scansions des rappeurs, Eddy de Pretto a retenu de ces derniers une manière frontale de se confronter au réel, d'assumer sans détour sa personnalité. Loin de se limiter à un stéréotype, l'outil rap prouve une nouvelle fois qu'il s'adapte à l'environnement et au vécu de chacun et qu'il peut donner l'assurance nécessaire pour exposer sa vitalité comme sa fragilité.

Avec ce verbe prêt à ne pas se cacher et au rythme d'un R'n'B lancinant composé, en particulier, par le tandem de réalisateurs Kyu Steed & Haze (Booba, PNL...), Eddy

**Des cours de chant ont forgé un coffre et une voix dont la puissance et le délié s'attachent à amplifier l'impact des textes**

de Pretto arpente les territoires de son intimité. Celle d'une enfance et d'une adolescence construites dans une banlieue (*Beaulieu*) autant source d'énergie que de refoulements, où les premières fissures se dessinent en famille. Qu'il s'agisse des injonctions paternelles à la virilité (« *Tu seras viril mon kid/Tu brilleras par ta force physique/Ton allure dominante, ta posture de caïd/Et ton sexe triomphant, pour mépriser les faibles/Tu jouiras de ta rude étincelle* », dans *Kid*) ou du manque affectif maternel (*Mamère*).

### Fan de Diam's et de Frank Ocean

Loin d'apaiser, l'émancipation et la fuite vers les lumières de Paris nourrissent d'autres vertiges existentiels, dictés par les obsessions charnelles. Rarement avait-on chanté aussi crûment – sans négliger la force des images – les étreintes entre garçons (*Rue de Moscou, Quartier de lune*), les dérivées de ces « nuits fauves » (*Fête de trop*), frénétiquement attisées par

les réseaux sociaux et les applications numériques. Glauques ou touchants, ces jeux amoureux et ces autoanalyses s'assument avec une honnêteté revigorante.

Si ces histoires déstabilisent et prennent aux tripes, c'est que l'enfant du rap est aussi un héritier de la chanson. Pendant plus de dix ans, des cours de chant ont forgé un coffre et une voix dont la puissance et le délié s'attachent à amplifier l'impact des textes. Difficile de ne pas sentir dans l'ampleur dramatique de cette diction l'influence d'un Stromae. Une connexion avec le chanteur rwandobélge pouvant s'expliquer par leur amour partagé du hip-hop et du répertoire de Brel. Du grand Jacques, mais aussi de Charles Aznavour (écoutés en boucle par sa mère, dans l'appartement de Créteil), le fan de Diam's et de Frank Ocean a retenu la rage émotionnelle et une capacité d'incarnation rejoignant également sa pratique de l'expression théâtrale, à l'Institut supérieur des arts de la scène.

Cette intensité dramatique peut parfois pêcher par trop d'emphasis. De la même façon qu'elle conditionne une gravité qui, sur la longueur d'un album, peut s'avérer monotone. L'avenir dira si Eddy de Pretto élargira ce registre. Ce premier album n'en reste pas moins un choc rare. ■

STÉPHANE DAVET

*Cure*, Initial/Universal.  
En tournée et dans les festivals  
à partir du 15 mars.



CURE, par Eddy de Pretto (Initial).

Tout ici claque, arrache, bouscule. Voici ce que la scène française propose de plus original depuis Christine and the Queens. Ils l'ont bien senti, à l'automne dernier, les internautes venus par millions découvrir sur YouTube « Fête de trop » puis « Kid », les deux extraits du premier EP d'Eddy de Pretto. Chanson ou rap ? Quand on lui pose la question, le principal intéressé, un homme de 26 ans aux allures de gamin ultrasensible et turbulent, répond : « *Je ne sais pas.* » Disons les deux, puisqu'il scande autant qu'il s'échappe dans le lyrisme. En vérité, la réponse est à aller chercher dans les quartiers de Créteil qui l'ont vu grandir. Là où des tours toutes pareilles donnent le sentiment que la ville est grise et la vie aussi. Eddy de Pretto y pousse entre un père chauffeur au service de la mairie et une mère laborantine. Il se boucherait bien les oreilles quand il

entend pour la énième fois du Brel, du Brassens et du Barbara. Il préfère le rap de Diam's, de Wallen et de MC Solaar qui sort des écouteurs qu'on s'échange entre potes. Ainsi ce garçon-là est-il devenu le fils préféré de la chanson « Rive gauche » et des musiques urbaines. Tous les médias lui courent après depuis la sortie de son EP fin 2017. C'est la gloire : « *Je ne fais que ça, je ne vois plus mes amis.* »

Pour en arriver là, la détermination ne lui a pas manqué. « *C'est inné, nous dit-il. Depuis l'enfance, j'ai des envies de démesure. Je veux faire de la musique, je veux être reconnu, je veux qu'on me regarde.* » Dès 8 ans, sous l'impulsion d'une mère dont il déplore le caractère autoritaire dans la chanson « Mamère », il suit des cours de piano, de chant, de théâtre. Après un baccalauréat obtenu de justesse (11 sur 20 de moyenne), il échappe in extremis au BTS auquel ses parents le destinent pour entrer, c'est son obsession, à l'Institut supérieur des Art de la Scène. Une école qui forme des artistes et où,

trois années durant, il perfectionne son art de l'interprétation et étudie la danse classique, le jazz, le hip-hop. Eddy de Pretto, machine de guerre. Vers 19 ans, il commence l'écriture des morceaux qui nous subjuguent aujourd'hui.

Toutes autobiographiques, ces chansons. Avec son premier EP, quatre titres, on découvrait déjà une ébauche de portrait : celui d'un jeune homme de son temps se vautrant en conscience dans ses excès. C'était « Fête de trop », un hymne à toutes les débauches : l'ivresse, bien sûr, la drogue, obligé, et non pas le sexe, mais le cul. Crûment, comme il aime l'aborder. « Normal » choquera peut-être quand on y entendra : « *Je me maquille pour te rentrer dedans* » ou « *Tourne-toi que je tape le fond* ». « Normal » choquera, c'est même certain, comme « Ego », sur cette célébrité appelée de ses vœux et qu'il commence à tutoyer. « *Qu'on me suce, qu'on m'avale tout entier* », réclame-t-il, et il nous semble que c'est à peu près la première fois qu'un chanteur qui passe en boucle sur NRJ et se destine aux vastes scènes révèle son homosexualité sans ambiguïté dans ses chansons. Pourtant, ce gars de Créteil, qui écoutait Booba avec ses potes et se déhanchait dans le secret de sa chambre sur les tubes des Spice Girls, n'est pas là pour faire son coming out, non : il veut juste raconter sa vie. Et pas une vie à la marge, mais la vie comme elle se présente à lui. « Kid » dit justement comment la société nous voudrait « *métro, boulot, hétéros* ». Pourfendeur d'une « *virilité abusive* », il scande les injonctions sorties des bouches paternelles et de la société tout entière : « *Tu seras viril mon kid, je ne veux voir aucune larme glisser, sur cette gueule héroïque et ce corps tout sculpté.* » C'est du vécu. Un étendard du drapeau rainbow, Eddy de Pretto ? Il voudrait passer au travers et s'en explique : « *On ne parle pas de sa sexualité à Julien Doré. Je ne veux en faire ni un sujet de débat, ni le centre de mon album, ni un produit marketing. Je refuse la récupération, je ne suis pas l'icône d'une cause. Je ne veux rien de tout cela, même si j'ai aussi conscience que c'est fatal.* » Inévitable, en effet, et tellement réducteur. ■



GRAND PARIS

GENNEVILLIERS



La formation professionnelle aura son pôle P.2

VIOLS EN SÉRIE

Le suspect vivait « dans deux mondes différents » P.7

CINÉMA



Comment le César du public s'est fait une ch'tite place P.11

VOILE

Armel Le Cléac'h adore les questions des enfants P.15

www.20minutes.fr Vendredi 2 mars 2018 N° 3253



# EDDY DE PRETTO Hors cadres

Ni vraiment rappeur ni vraiment chanteur, homosexuel refusant l'étiquette d'icône gay, l'artiste se confie à l'occasion de la sortie de son album « Cure ». P.9

Vendredi 2 mars 2018 Week-end 9

## MUSIQUE Après son EP « Kid », le chanteur de 24 ans sort un premier album ce vendredi Eddy de Pretto à « Cure » ouvert



L'artiste, dont la musique navigue entre rap et chanson française, faisait partie des nommés dans la catégorie « révélation scène » des Victoires de la musique.

Fabien Randanne

« Est-ce que j'ai peur d'être l'artiste de passage ? Un peu, peut-être. Mais c'est déjà mieux que d'être celui d'un single. » Eddy de Pretto sourit, installé sur la banquette d'un bistrot parisien où il fait une halte, au milieu d'une journée surchargée en interviews. Quelque chose nous dit cependant que cet artiste-là ne fera pas que passer. De la sortie de son EP, *Kid*, en octobre, à sa nomination parmi les révélations scène aux Victoires de la musique, il est, à 24 ans, rapidement entré dans les radars médiatiques et les playlists du public. Son physique atypique s'imprime dans les regards quand ses mots caressent autant qu'ils claquent les tympans. Ses influences se baladent de Barbara et Nougaro – qu'écoutait sa mère – à

Diam's et Booba – qui rythmaient le temps passé avec ses potes dans son quartier de Créteil (Val-de-Marne). Sa musique navigue entre rap et chanson française, quitte à perturber ceux qui aimeraient lui accoler une étiquette.

Prose cinglante

Il publie ce vendredi son premier album, *Cure*. « J'aime bien ce mot, parce qu'il n'est pas joli, il titille un peu l'oreille, explique-t-il. Cet album écorche un peu. Il a été fait sans pudeur, sans censure, de manière très sincère et, parfois, il peut mettre un peu le malaise. » On pense immédiatement à « Maman ». Un morceau empreint d'une affection sourde, cachée sous une prose cinglante adressée à celle qu'il promet d'appeler un jour « maman ». « Je ne cherche pas à savoir ce que mes parents pensent de mon travail, confie-t-il.

« J'ai joué toute ma jeunesse à être le caïd. J'ai dû me forger comme ça. »

Au fil des morceaux, le fils prodige dépie des bouts d'intimité. « Il faut que quelque chose puisse me remuer à l'intérieur pour ressortir sur le papier, raconte-t-il. J'ai besoin de vécu. » Il évoque ses « amants de passage », ses palpitations et désillusions sentimentales. « Je ne parle pas de mon homosexualité, je raconte mes histoires qui, certes, sont des histoires homosexuelles. Pour Damso, c'est Sabrina;

pour moi, c'est Jimmy », lance-t-il. Son orientation sexuelle n'est pas un sujet : « Je n'ai pas fait *Cure* en me disant que ça allait être un album LGBT, aux couleurs du drapeau gay et le mettre en avant. » S'il y a un mystère Eddy de Pretto, « Desmurs » est peut-être le morceau qui permet de mieux le cerner. « J'ai grandi dans l'attitude où l'on fait style avec ses doigts. C'est de là tout mon côté rude, ma carapace sur ce minois », chante-t-il. « J'ai joué toute ma jeunesse à être le caïd. J'ai dû me forger comme ça », précise-t-il. Et, alors que bien des artistes se composent un personnage pour entrer en scène, lui ferait presque l'inverse. « La scène, c'est l'endroit où tu es protégé. J'enlève tous les masques, je raconte cette vérité... enfin, que j'ai dû dissimuler. » C'est sa cure à lui. ■

**MONTPARNASSE**

ANNE PARILLAUD  
MARC FAYET FRANÇOISE LÉPINE  
JEAN-MICHEL LAHMI ADÈLE BERNIER

LOCATION 01 43 22 77 74  
WWW.THEATREMONTPARNASSE.COM

**LE LAURÉAT**

ADAPTATION TERRY JOHNSON  
VERSION FRANÇAISE CHRISTOPHER THOMPSON  
MISE EN SCÈNE STÉPHANE COTTIN

**BORN UNIQUE**

\* Née d'une recette unique en 1995, Desperados est la première bière aromatisée Tequila vendue en France. Née unique.  
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



UN APÉRO AVEC...  
EDDY DE PRETTO

Chaque semaine, « L’Epoque » paie son coup. Le chanteur, rencontré devant une grenadine dans un bar vide, lance son premier album et une tournée complète

# « Sur scène, je mets mon costume de monstre »

Par Zineb Dryef

Eddy de Pretto hésite entre un Perrier et une bière. Il regarde l’heure : 13 h 15. Va pour la bière. Mais il n’y a personne pour faire le service et les fûts, comme les réfrigérateurs, sont vides – c’est le gros inconvénient des bars déserts. On avait d’abord convenu d’un rendez-vous un soir dans un bar du 18<sup>e</sup> arrondissement. Mais depuis qu’il a concouru dans la catégorie « Révélation scène » des Victoires de la musique, Eddy de Pretto a un agenda tellement gonflé d’interviews et de sessions live qu’il a fini par nous emmener en pleine journée dans un bar de nuit ouvert rien que pour nous. Reparti bredouille des Victoires, il se dit déçu mais pas à cause du trophée décerné à Gaël Faye plutôt qu’à lui-même : « *Je m’attendais à faire quelque chose de mieux sur scène mais on a eu des problèmes techniques.* »

En fouillant bien le bar, on finit par tomber sur quelques bouteilles de sirop. Le choix d’une sage grenadine s’impose. Dans *La Fête de trop*, son premier titre, visionné près de 5 millions de fois sur YouTube, il scande : « *Tu sais, ce soir, j’ai vu tous les bijoux de la pop/j’ai même bu à outrance toute l’absinthe de tes potes/j’ai côtoyé de rares nymphes, pris des rails en avance/Dans des salles bien trop noires sans leur d’élégance.* » Et si on était tombé sur une bouteille de vodka ? Le jeune homme sourit, « *je me préserve de la fête en ce moment* », mais il poursuit, en se balançant dans le fauteuil suspendu où il s’est lové : « *Je n’aime pas la demi-mesure. J’aime aller au fond des choses, de façon totale. Pour moi, la scène, le sexe et la fête, c’est un lâcher prise total. On ne mesure rien, on ne calcule rien. On y va à fond et jusqu’au bout.* »

Eddy de Pretto s’étonne des questions parfois curieuses des journalistes. On lui a demandé s’il n’était pas trop jeune pour avoir déjà connu la fête de trop. « *C’est étrange d’imaginer que tout est figé. Je raconte qu’à trop faire la fête, j’en ai ressenti l’extrême mélancolie. Mais pas que j’y avais renoncé.* » Il s’amuse aussi qu’on lui dise que ça doit faire « *quelque chose* » d’être programmé à l’Olympia. « *C’est drôle parce que non, je ne rêvais pas d’une scène plutôt que d’une autre. Ce qui*

*m’excitait et qui m’excite toujours, c’est de me dépasser. J’avais des envies de démesure, cette envie folle de tout transcender, de parvenir moi aussi à briller.* »

Ce mercredi de février, dans le Bar à bulles, lieu cosy perché au-dessus de La Machine, le club du Moulin-Rouge, tout en meubles chinés, abat-jour et plantes suspendues, d’autres journalistes défilent pour interviewer et photographier la nouvelle sensation de la saison, arrivée avec le quart d’heure de retard réglementaire et sa maquilleuse. A 24 ans et à peine quelques mois de notoriété, Eddy de Pretto se prête aux séances photo avec une aisance et une assurance folles. Il s’amuse, pianote sur son smartphone, folâtre avec sa maquilleuse (« *Faites attention avec ma mise en pli* »). Avec un premier album qui sort le 2 mars prochain et une tournée qui affiche déjà complet, Eddy de Pretto se laisse griser par sa nouvelle vie dont il a peur qu’elle file trop vite. « *Et puis discuter avec des journalistes, ça fait travailler l’éloquence, ça me permet de réfléchir à la façon dont je vis ce qui m’arrive. C’est ma thérapie journalistique.* »

Seule contrariété depuis que la sortie de son premier EP, *Kid*, en octobre 2017, et son passage à l’émission « Quotidien », qui l’ont propulsé révélation de la nouvelle scène musicale française : il ne peut plus aller sur Tinder. « *C’est très codifié sexuellement : il faut envoyer des photos... Aujourd’hui, je ne peux pas envoyer ces photos. Je n’ai pas envie de les retrouver dans Voici.* » A la réflexion, autre chose le trouble : « *Autour de moi, il y a plus d’impressionnés que d’impressionnants, c’est un peu difficile. Ça change les relations, ça crée des fossés.* » Il s’accroche à sa bande de copains de collège, une amitié dont il mesure aujourd’hui « *la puissance et la force* », parce qu’entre eux rien n’a changé.

C’est dans son enfance et son adolescence qu’il a puisé la matière de *Kid*, la scansion puissante d’un fils contre son père qui veut lui imposer les codes de la « *virilité abusive* » : « *Tu seras viril mon kid/Tu brilleras par ta force physique, ton allure dominante, ta posture de caïd/Et ton sexe triomphant pour mépriser les faibles/Tu jouiras de ta vue d’étincelles.* » Dans le quartier où il a grandi, à Créteil, dans le Val-de-Marne, le jeune Eddy menait deux vies. En haut, dans l’appartement de ses parents – une mère autoritaire et un père qui rêve de le voir faire de la mécanique – il écoute les Spice Girls en jouant avec les petites voisines. En bas, il joue aux caïds avec les garçons et ça lui plaît. « *En bas, j’étais la personne qu’il fallait être.* » Poli, il dit trouver « *génial* » d’avoir en face de lui la seule journaliste qui ignore toujours qu’il est gay, même après avoir écouté tous ses titres (où il parle pourtant d’homosexualité). Cette lacune le change un peu : « *On m’a dit “Kid est un hymne homosexuel”. Mais je ne crois pas. Est-ce que parler de la masculinité et de la virilité est réservé aux homosexuels ? Est-ce que les hétérosexuels n’ont pas le droit eux aussi de revendiquer une sensibilité qu’on qualifie à tort de féminine ? Ça n’a pourtant rien à voir avec le féminin et le masculin. Vivement qu’on puisse être sans limites, sans archétypes et sans modèles. Qu’on soit libres.* » Lui qui ne veut être assigné ni à un genre ni même à un style musical, observe que les plus jeunes – les 15-25 ans – ont l’air de se poser moins de questions. Il en parle comme de « *la génération des garçons qui peuvent dire je t’aime à un copain* », comme ça, pour montrer son attachement et son amitié. « *Même le rap est devenu très tendre. Columbine et PNL ont apporté de la douceur.* »

Pelotonné dans son fauteuil qu’il balance toujours, Eddy de Pretto, dont le visage singulier et la panoplie sweat et bas de jogging (ou jean) taille haute donnent l’impression d’être face à un personnage sorti d’un film de Ken Loach, parle d’une voix claire, à la diction de comédien et aux inflexions douces. « *Je ne pourrais pas entrer sur scène avec la timidité, la gêne, la modestie. Il faut une sacrée assurance alors je mets mon costume de monstre.* » L’évocation de la scène l’anime : « *Par exemple : une main qui se lève sur un mot, cette main va le rendre monstrueux, grandiloquent, grandiose. Sur scène, j’endosse cet habit, celui du “monstre de soi”, qui me redouble et me donne des couches supplémentaires. C’est moi fois mille.* » Et c’est sur scène qu’il est heureux. Il dit que « *c’est transpirant* » et qu’il préfère ces moments à ceux de l’écriture, quand il s’arrache les tripes mais que rien ne vient. « *C’est laborieux pour moi d’écrire.* » Il a du mal à se plonger dans la lecture de romans (« *j’ai du mal à me concentrer, c’est peut-être lié au portable* ») mais pendant ses années de formation (une école de théâtre), il a dévoré Beckett, Koltès, Racine, Corneille et Pommerat, qu’il adore.

Il est attendu ailleurs (et il n’a pas touché à sa grenadine.) Le soir même, sur France Inter, tiens, c’est le metteur en scène Joël Pommerat chez Laure Adler. Et le voilà qui parle de son admiration pour un jeune chanteur : Eddy de Pretto.



# Que la fête commence

**Eddy de Pretto** Nommé aux victoires de la musique, le phénomène annoncé se retranche derrière un style âpre et convulsif et brise les codes de l'hétéronormativité.



Casquette blanche vissée sur le crâne, blouson en toile fermé jusqu'au cou et tête penchée sur son smartphone, Eddy de Pretto pourrait difficilement passer plus inaperçu, dans le renforcement de cette brasserie craspec de la porte de Clignancourt qui, toisant l'ironie lexicale, n'aurait de royale que le nom. Si le rendez-vous a été fixé ici, avec vue imprenable sur des artères encombrées par les travaux de voirie, c'est juste en raison de la proximité avec son domicile parisien – où il ne se sent «pas à l'aise» de recevoir. Un choix pratique, compte tenu de l'agenda copieusement garni du chanteur qui, «malgré les regards plutôt bienveillants, doux et respectueux», concède avoir «de plus en plus de mal à être en contact direct avec les gens». Pas encore star et déjà donné en pâture par la rumeur inflationniste, la rue lui procure un sentiment de «vulnérabilité», à l'inverse de la scène qui, estime-t-il, le «protège», tout en l'autorisant à «tout se permettre».

À l'orée d'une carrière que d'aucuns prédisent fructueuse, Eddy de Pretto n'en fait pas mystère : il a le sentiment fondé de vivre une époque charnière où il importe de «tenir à distance la flatterie comme la jalousie, vis-à-vis notamment de

ces personnes dont tu n'avais plus de nouvelles depuis une éternité et qui reprennent contact du jour au lendemain, sans qu'il soit toujours évident de mesurer le degré de sincérité». «Même les rendez-vous sur Tinder s'en trouvent biaisés, dit-il en souriant, au seuil de l'autodérision, donc forcément, ça peut rendre un peu parano.»

Blond blême aux yeux bleus, un petit anneau dans le lobe de l'oreille gauche, Eddy de Pretto n'a pas attendu le prime-time cathodique pour faire forte impression. Boosté par des concerts déjà très maîtrisés, où il s'appuie sur une bande-son enregistrée et un batteur live – ce qui lui vaut

une nomination vendredi aux victoires de la musique, catégorie «révélation scène», son nom circule avec une insistance croissante depuis deux ans. Et *Kid*, un premier EP (quatre titres) sorti en octobre dernier, a continué d'enflammer les esprits. Au mitan de la chanson «traditionnelle» (Charles Aznavour, Jean Guidoni, Pierre Lapointe...) et du hip-hop générationnel (rythmiques, flow, production), le style, âpre et emphatique, serait celui d'un Stromae lisant fébrilement Edouard Louis, la nuit, sous les draps, à la lampe torche. Annoncé comme un des événements majeurs de l'année musi-

cale en France, le premier album sort dans un mois. Il s'appelle *Cure* et, selon son auteur, sa «force réside dans l'urgence et la volonté de ne pas avoir cherché à se préserver». De fait, la plupart des titres claquent, qui souvent ne tiennent qu'en un mot, à l'instar de *Jimmy, Normal, Genre... Ou Ego*, réplique introspective du Chanteur de Balavoine, qui dit, chancelant sur son piédestal : «... Si ça continue, je vivrai qu'pour me plaire / Qu'on m'acclame, qu'on me suce, qu'on l'avale tout entière / Qu'on me dise tout au plus que je n'suis pas qu'un rêve...»

Convaincu de donner beaucoup de sa personne sur un versant artistique jalonné d'«histoires clivantes et subversives» («D'avantage j'ai serré mes mâchoires lamentables / Et zélé des amants, des garçons de passage / Que j'ai tenté d'approcher mais que ma mascarade / A fait fuir lentement par sa froideur maussade», *Fête de trop*), Eddy de Pretto n'est pas loin de juger superfétatoire l'évocation explicitement biographique de son parcours. Au point, «pas très famille», d'assurer n'avoir aucune explication à fournir à la consonance italienne de son patronyme !

Né et grandi en banlieue parisienne, à Créteil, dans un appartement du quartier Kennedy, réputé pour être une «plaque tournante du trafic de shit», l'enfant ne brigue pas les faits d'armes gouapeurs. Elève «moyen mais avec des facilités», inscrit au collège dans le privé, il pousse jusqu'à un bac S et conclut un marché avec sa mère, une femme «étouffante» qui favorise son éveil à la musique et au théâtre, mais aimerait le voir poursuivre ses études. Si aucun des huit dossiers en lien avec des admissions post-bac qu'il dépose n'est retenu, elle le laisse voguer vers ces contrées artistiques aux contours flous qui l'attirent avec une force irrésistible. Côté paternel, chauffeur de poids lourds branché foot et désireux de le voir entrer vite dans la vie active, on devine une ambiance plus tendue (que tasseront la distance et le succès), puisque fondée sur des critères hétéronormés pas exactement raccords avec l'inclination de celui qui, aujourd'hui, espère bien ne pas être catalogué comme «le gay qui fait de la chanson». «En évoluant dans un moule viril, il y a d'abord l'envie d'être comme tout le monde. Mais cela n'empêche pas des questionnements assez dark plus ou moins enfouies», resitue Eddy de Pretto. Qui, ne souhaitant pas pousser la goulante de l'incompris pour autant, ajoute : «Des rêves pleins la tête, je regardais souvent par la fenêtre et n'aspirais qu'à avoir 18 ans pour partir. Néanmoins, je ne me sentais pas malheureux, trouvant une forme d'amusement à jouer le jeu. Pas plus que je ne me complaisais dans la solitude, avec pas mal d'amis, surtout des filles, et beaucoup de temps passé sur Skype ou MSN.»

Les étapes probatoires s'enchaînent ensuite, sans fausse note, pour le «garçon gentil, aimant avec ses proches et très travailleur, prêt à se donner les moyens de réussir», selon Alexandre Pagès, qui le manage deux années durant. Des rades parisiennes où il se rôde, aux tremplins de festivals renommés (Printemps de Bourges, Bars en Trans), on comprend qu'il se passe un truc. Au point que, l'album pas encore sorti, trois Cigale printanières s'offrent à celui qui chantera aussi tout l'été et ne devrait pas se trouver fort dépourvu lorsque la bise sera venue (avec, par exemple, deux Olympia automnaux sur la rampe de lancement).

«Que mes rêves de démesure s'accomplissent, avant de devenir chiant à raconter mes vieux problèmes», se souhaite le chanteur autocentré, qui assure n'avoir aucun avis particulier sur la société actuelle. Ne suit pas l'actualité – au moins faute de temps. Ne revendique aucun engagement militant. Réserve la couleur de son bulletin de vote au confinement de l'isoloir (en avouant cependant une profonde «admiration» pour Christiane Taubira) : tout comme il ne souhaite pas voir sortir le volet sentimental d'un «jardin secret... fort peu étendu» au demeurant. «Complètement normal / Complètement banal», dit une des nouvelles chansons, diamétralement opposée à la trajectoire de son interprète. ◆

Par **GILLES RENAULT**  
Photo **BORIS ALLIN, HANS LUCAS**

## LE PORTRAIT

RENCONTRE



# Le KID d'à côté

La banlieue parisienne, c'est là qu'a grandi **Eddy de Pretto**. Elle synthétise ce qui fait la force de son premier album, *Cure*, mélange de beats urbain et de variété moderne. La preuve, le temps d'une déambulation avec lui, dans les rues de son enfance. A Créteil.

Par **Pascaline POTDEVIN** Photos **Iorgis MATYASSY**

**L**e centre commercial Créteil Soleil ressemble à un aéroport : 140 000 mètres carrés, 3 niveaux, 27 portes d'accès. Pour Eddy de Pretto, il a aussi représenté une zone de transit, un premier pas hors du cocon familial. Eddy est né à Créteil, Val-de-Marne, à une date qu'il s'amuse à varier selon les interviews. Ado dans les années 2000, ses parents lui ont interdit de sortir de la ville avant ses 18 ans. C'est donc dans la galerie marchande qu'il a passé tous ses samedis, des anniversaires dans la piscine à balles du McDo au shopping entre copains et copines. Ce mardi de février, on le retrouve sur l'immense parking en survêt-baskets à peine plus griffés qu'à l'époque. Eddy sourit : « Ici, après le ciné, on faisait des courses de Caddie, en faisant attention de ne pas se faire embarquer par la BAC. » A Créteil Soleil se croisent des enfants qui jouent et des costauds qui traînent, des

femmes voilées et des jeunes filles discrètement maquillées. Une mixité sociale typique de la ville à laquelle il rend hommage dans *Beaulieu*, l'une des chansons de son premier album, *Cure* : « Tu es populaire, souriante et quadrillée / Pédagogue, au carré et bétonnée / Tu es craintive de feu plein les yeux électriques / Tu es fleurie, remplie de pâquerettes et d'incendies. » Il explique : « Cette ville m'a donné quelque chose qui me sert beaucoup : la niaque, la volonté. Et le côté 100 % brut. Il y a des endroits cachés sous une certaine coolitude, où l'on ne dit pas les choses, comme Paris ou d'autres banlieues plus bourgeoises ou bobo. On y apprend aussi la vie. Mais pour l'authenticité, c'était incroyable de grandir ici. » Avec près de 100 000 habitants, Créteil fait partie de ces villes qui, entre les années 50 et 70, ont vu les immeubles pousser comme des champignons. Certains (les « choux » et leurs balcons en corolle, la

préfecture et ses vitres mordorées) sont admirés pour leur architecture. D'autres se sont simplement agrégés en cités conçues, selon l'idéal politique de l'époque, pour le confort bien ordonné des classes moyennes. Celle d'Eddy s'appelle le quartier Kennedy, en plein centre de la ville nouvelle du Mont-Mesly. Il ne nous montrera ni son immeuble ni la fenêtre de son appartement. Mais il s'agissait de l'un de ces bâtiments de quatre étages un peu rongés qui s'organisent autour de quelques espaces verts, d'un supermarché et d'une MJC (Maison des jeunes et de la culture). Eddy pointe l'enseigne du centre social Kennedy, où il a passé bon nombre d'après-midi : « C'était un foyer pour les jeunes avec une ludothèque pour les petits, des animations, du baby-foot, du ping-pong... C'est intéressant ce mot, "social". C'est l'Etat qui te prend en charge : "On va tenter de vous gérer, vous les fous !" » (Rires.) En guise de fous, ce sont surtout un chat dodu, quelques enfants et une ado qui fume la chicha que l'on croise au fil des allées bétonnées. De là, Eddy prenait le bus : direction le nord, d'abord, vers le collège privé où sa mère l'avait inscrit de peur qu'il ne « traîne » un peu trop. Ses copains d'enfance lui ont

Eddy de Pretto, le 20 février sur le parking de Créteil Soleil.

## RENCONTRE

**« J'ai appris à me construire à travers un personnage, et j'ai découvert que j'adorais ça. Être une sorte de caméléon social, ouvert à des milieux différents du mien »** EDDY DE PRETTO

manqué. Il ne les a pas retrouvés ensuite au lycée public.

« Parce qu'ils avaient arrêté. Preuve qu'elle n'avait peut-être pas tort... » Mais ses souvenirs sont heureux. « Bien sûr qu'il y avait des effets de bande, du deal, les grands frères qu'il fallait respecter. On sentait une certaine tension, parce que tout était tenu par cette idée de la virilité: "Ici, on est de vrais keums, faut pas nous faire chier." Mais moi, je n'avais aucun problème parce que j'étais avec ma bande de potes. Au fond, c'était des trucs de cour de récré: il y avait les boloss, les cool, ceux avec qui il ne fallait pas traîner... Mais on était très gentils entre nous, il y avait peu de bagarres. La banlieue, ça peut être ça, aussi. » Pas question, pour autant, de prendre un bain de foule devant notre photographie de peur de jouer les « nouveaux riches » en goguette sur leurs souvenirs. C'est peut-être là, dans ce mélange de béton armé et d'appartements douillets de petits caïds et de familles tranquilles que se trouve la source des chansons d'Eddy de Pretto, qui croisent beats lourds et mélodies légères, problématiques intimes et sociales, art de la punchline et lyrisme digne d'Aznavour ou de Brel. Eddy l'a souvent dit: c'est ici, dans la cité, qu'il a commencé à écouter de la musique, Barbara « en haut »

avec sa mère, Diam's, Rohff et Booba, « en bas ». « Mais la musique, chez moi, ça a longtemps été secret. Je n'aimais pas chanter en famille ou en public, ça me mettait très mal à l'aise. » Jusqu'au spectacle de fin d'année de la MJC: Eddy choisit *I Believe I Can Fly*, de R. Kelly. « A Créteil, tout n'était que rap. J'étais le seul Blanc, petit blond tout fin, terrifié à l'idée de proposer quelque chose de beaucoup plus chanté. Et c'était génial. J'ai reçu beaucoup d'encouragements. »

### RETOURNER LES CODES DE L'HYPER-MASCULINITÉ

Mais son mode d'expression préféré reste le théâtre. Une porte entrouverte de la MJC Kennedy laisse voir la salle où il a pris ses premiers cours: ambiance feutrée, voix d'enfants, malle remplie d'accessoires et de déguisements... « C'est fou, rien n'a changé », murmure-t-il, un peu ému. Se couler dans une autre peau pour être mieux dans la sienne: un art qu'Eddy maîtrise depuis longtemps. « Je sentais qu'il ne fallait pas montrer ma sensibilité. Ne pas danser sur les *Spice Girls* en bas de chez moi, mais plutôt dans ma chambre, avec la voisine. Mais j'ai appris à me construire à travers un personnage, et j'ai découvert que j'adorais ça. Être une sorte de caméléon social, ouvert à des milieux différents du mien. »

La fougue de son titre *Kid* charge contre la « virilité abusive » qui oblige à étaler ses muscles et sa brutalité viendra plus tard. A l'époque, Eddy préfère les filles mais tout dialogue sur la sexualité reste tabou. S'il dit ne pas avoir souffert des codes ultra-masculins de la cité, il les a suffisamment observés pour pouvoir les pointer du doigt, une fois les mots et leur portée bien en main: « Il n'y a pas de colère dans *Kid*. Plutôt une violence retournée contre celle qui nous dicte ce que l'on doit être. C'est ça, qui est fort: utiliser les mêmes codes, avec un fond tout autre. » Pour ça, il a fallu du temps, de l'espace. Prendre enfin la ligne 8 du métro pour aller à Paris. Traîner dans les concerts des baby-rockers en vogue à l'époque, se confronter à une autre violence, celle du mépris envers les banlieusards. Faire une école de théâtre, s'installer dans la capitale. Eddy de Pretto ne revient pas souvent à Créteil: une fois tous les deux mois, pour voir sa mère. Il n'y a pas gardé d'amis: un mouvement plus naturel que volontaire. Mais c'est précisément cette distance qui a nourri *Cure*.

« J'ai l'impression de faire le bilan de toutes ces expériences. Qu'est ce que ça m'a fait ? Comment ça m'a construit ? Sur les questions de virilité, je n'ai pas de réponse, et je ne sais pas si j'en aurai un jour. Mais ça me fait avancer. Ces chansons, ce sont des repères. » Parce que c'est en faisant un pas de côté qu'on y voit plus clair. En étant à la marge des idées communes, dominantes, acceptées. Ou au-delà du périph, dans la ville d'à côté. •

**Cure d'Eddy de Pretto (InFine).**  
En tournée en France et les 5, 19 avril et 2 mai à La Cigale, Paris 18°.



Eddy de Pretto, le 20 février dans le théâtre de verdure de la MJC Kennedy, à Créteil.


DANS LA PLAYLIST DE FRANCE INTER

vendredi 2 mars 2018

### Le premier et très attendu album d'Eddy de Pretto "Cure" sort aujourd'hui

▶ 11 minutes

(RÉ)ÉCOUTER



Eddy de Pretto lors de la soirée des Victoires de la musique le 9 février 2018 © Getty / Marc Piasecki

Pour arriver à ses fins, inutile de vous préciser qu'Eddy de Pretto n'a pas choisi la voix de la neutralité ou du « ni ni » ou encore du « en même temps » qui fait souffler un vent nouveau sur notre pays. Eddy de Pretto, c'est l'histoire d'un garçon de 25 ans qui a mis tous ses désirs contrariés dans sa musique ambivalente et dans ses mots perçants et saignants comme un couteau sur une peau vierge pour exprimer, bravache à la face de notre époque, son besoin d'exister dans sa singularité. C'est aussi un message pour cette jeunesse de France, qui

cherche ses repères. Affirmer que l'on peut être certes perdu, ou même avoir peur de la dilution sociale, mais que pour avoir une chance de se trouver, il faut revendiquer ce que l'on est, d'où l'on vient et d'où l'on chante.

Cette hybridation dont Eddy de Pretto est aujourd'hui l'emblème le plus saillant, c'est le reflet d'un vécu qui ne se dissimule pas. Il y a chez lui quelque chose de viscéralement ancré dans la violence d'une utopie perdue, celle de l'esthétique des banlieues dont il est un enfant légitime. Des villes modernes tatouées de « nique ta mère », et qui sans pitié crient « pédé » à la moindre faiblesse. Des banlieues qui avaient pourtant l'outrecuidance de s'appeler Créteil Soleil ou Beaulieu.

Sur l'album "Cure", il y aussi une chanson qui ressemble à un petit chef d'œuvre. " Normal " une chanson d'amour, qui sur un rythme cardiaque, comme un match sur un ring de désirs effrontés, fait boxer Eddy avec un amoureux, garçon de passage, un bel assassin référence à Jean Genet.

Eddy de Pretto miroir inversé de Genet pourrait valider les mots du poète du condamné à mort : J'arrive dans l'amour comme on entre dans l'eau, /Les paumes en avant, aveuglé, mes sanglots / Retenus gonflent d'air ta présence en moi-même / Où ta présence est lourde, éternelle. Chez de Pretto on écoute la même plainte, comme un cri de chien perdu et désirant...

On a beaucoup dit que ce jeune auteur-compositeur-interprète faisait de la question du genre le centre de son

inspiration. Le genre et par extension l'idée de normalité. Le fait d'être toujours désigné pour et par sa différence, de naviguer dans un mode de vie et une société hétéronormée conditionne forcément le travail sur sa propre intériorité. Vincent Van Gogh disait : la normalité est une route pavée : on y marche aisément mais les fleurs n'y poussent pas... C'est précisément cette fleur sauvage ou cette soi-disant mauvaise herbe qui fait la grandeur du style de Pretto.

N'allez pas croire pour autant que l'album d'Eddy de Pretto ne soit qu'une succession de plongées dans les abysses de la désespérance, du sexe kleenex ou de la drogue en descente. On le sait aussi il y a une forme de romantisme absolu dans la musique et l'écriture de Eddy. Et en prime de l'humour et de la distance comme dans une version 2.0 du chanteur de Balavoine devenu « Ego » il y aussi les interrogations d'un jeune homme de son temps happé entre les attractions désastres de Tinder et le miroir aux tentations des sextos.

Car oui Eddy le chante : Il manque souvent cette audace /Des prises de position classes /Avec des « je t'aime » efficaces /Sans les « je te baise à la ramasse. Il me manque ce petit tact /De sûr de soi pour que ça marche. C'est peut-être vrai en amour, mais dans sa musique c'est absolument l'inverse. Tout est dit, c'est l'audace, les je t'aime, les positions classes, et le tact pour que ça marche.

Sélection

# The French Connection

Ils sont doués, ils sont français et ils sont incontournables ce printemps.  
Zoom sur les talents de l'Hexagone. Par Sophie Rosemont



## EDDY DE PRETTO Le Kid n'est plus un gamin

*Avec son premier album, Cure, le chanteur de 27 ans entre directement dans la cour des grands.*

Il n'a fallu que quelques mois pour que la réputation d'Eddy de Pretto monte en puissance. En 2017, la sortie de son EP *Kid* intronisait son fascinant mélange de chanson française et de hip hop diablement trousse. Né et élevé en banlieue parisienne (qui devient "Beaulieu" dans sa musique), bercé au son de Diam's comme de Claude Nougaro, cet artiste multifacettes a pris le temps de façonner son personnage: "J'ai eu une formation assez complète à l'Institut supérieur des arts de la scène, où j'étudiais à temps plein: chant, danse, théâtre.

*Ce qui légitime le fait de raconter sa vie sur la place publique!"*

Après s'être fait un nom également sur les planches, qu'il embrasse de sa gestuelle dansante et d'une présence d'acteur accompli, il a enregistré son très attendu premier album, produit par les chouchous de la scène rap actuelle, Kyu Steed & Haze: "Ce que je voulais, c'est rythmer les mots et les faire rebondir, dans un son très moderne, avec quelque chose de rond et lancinant, et un côté laid-back. Pour l'écriture, j'ai marché à la sensation, à l'émotion, même si ça peut être difficile de se livrer autant." Et bam! *Cure* est une potion magique qui prouve qu'on peut bousculer et réinventer la chanson tout en la respectant. Sans détour, il parle des rapports humains, sociaux, sexuels, familiaux, avec une sincérité qui ne tombe jamais dans le pathos. "Je l'ai appelé *Cure* parce qu'il m'a fait du bien, il m'a fait avancer, établir un point de vue non arrêté sur les choses que je traversais à ce moment-là." Journal intime et universel à la fois, travaillant le sens de l'urbanité comme de l'imagerie collective, *Cure* ne peut laisser indifférent. "Mon but est d'incarner quelque chose d'inédit, sortir des dessins déjà réalisés, même si je vais chercher des choses à droite et à gauche, explique Eddy. J'utilise la musique, et surtout le texte, comme simple moyen d'expression, pour faire passer mes messages. J'ai envie d'être authentique, de le raconter, de parler de mes tripes, et pas autre chose. C'est ce qui me guide."



Paris (V°), mercredi. « Je l'ai voulu plein de chaleur, lancinant, grandiose mais subtil », confie Eddy de Pretto, 25 ans, à propos de l'album qu'il prépare.

LOÏ FREDERIC DUOT

## Prêts pour Eddy de Pretto

**LE NOM** d'Eddy de Pretto est apparu au Printemps de Bourges l'an dernier. L'irrésistible « Jour de fête », chanson hybride entre rap et chanson, et son charisme androgyne en ont fait le chouchou du festival. Depuis, « Jour de fête » est devenu un tube, qui séduit les branchés comme le grand public, France Inter et NRJ, et le chanteur de 25 ans a été bluffant d'assurance en première partie de Julien Doré à Bercy. « Plus c'est gros, plus j'aime ça », sourit l'intéressé.

Nouvelle étape de son ascension, alors que son premier album ne sortira qu'en mars, Eddy de Pretto est nommé dans la catégorie révélation scène des Victoires de la musique. Ses deux premières Cigales, en avril, affichent complet. Et deux Olympia sont prévus en novembre. « Je n'aurais jamais rêvé d'un tel engouement pour un EP (NDLR : son mini-album « Kid » sorti l'an dernier), sourit-il. Cette bienveillance me touche énormément, y compris comme ci-

toyen. Un mec frêle comme moi qui parle de virilité, j'avais un peu peur de prendre des caillasses en mode pédale. »

Eddy de Pretto a grandi dans un quartier populaire de Créteil auprès d'une mère qui lui a transmis la passion des livres et du théâtre. « C'est vers 10-11 ans au théâtre de la MJC, en bas de chez moi, que j'ai eu la révélation, raconte-t-il. Sur scène, je me suis senti à la bonne place. Après le bac, j'ai fait trois ans dans une école de chant, théâtre et danse puis le conservatoire. »

### UN MESSAGE DE TOLÉRANCE

En parallèle, le chanteur a mûri son « pack artistique », qui allie musique, danse, vidéo. « Quand on a le toupet de se présenter aux gens sous son nom, la moindre des choses c'est de tout assumer, dit-il. Chez moi, il n'y a pas de triche. C'est vrai, c'est brut. Je ne maquille rien. »

La singularité et la puissance créative d'Eddy de Pretto ne sont pas

sans rappeler les débuts de Christine & The Queens et Stromae. « Ils ont montré la voie à des gens comme moi, reconnaît-il. Oui, je peux être sincère, frondeur, et parler à la masse. Je ne crie pas victoire, mais qu'une radio populaire comme NRJ diffuse *Fête de trop*, où je parle de rails en avance et d'amants de passage, cela laisse un espoir de folie en termes de tolérance. »

L'album est au stade du mixage. « Il y aura 15 titres, précise Eddy de Pretto. Je l'ai voulu plein de chaleur, lancinant, grandiose mais subtil. Car je ne voulais pas qu'on perde le texte. » Sera-t-il pop, rap, électro ? « Peu importe, répond-il. Ce n'est pas une question d'étiquette, mais de ressenti. »

ÉRIC BUREAU



Eddy de Pretto  
« Kid », Initial,  
5,99 €.

En tournée, dont le 2 mai à la Cigale.

NOS COUPS DE CŒUR MUSIQUE **Votre dimanche**



## EDDY BELLE GUEULE

### IL NE PASSE PAS

inaperçu. Eddy de Pretto a une gueule. Blond aux yeux bleus et au regard tombant. Mine boudeuse et coupe au bol. Physique à la fois séduisant et dérangeant. A l'image de sa musique, croisement de rap et de chanson, avec un culot monstre. Lors de ses passages télé, ce jeune homme de 25 ans originaire de Créteil se pointe, un micro dans une main, un iPod dans l'autre, qui lui sert de bande musicale.

Seul, il balance « Fête de trop », l'un de ses 4 premiers titres impressionnants, récit de soirées d'excès qui commence à séduire les plus grandes radios musicales : « J'ai côtoyé de rares nymphes, pris des rails en



avance/Dans des salles bien trop noires sans lueur d'élégance/Da-

vantage, j'ai serré mes mâchoires lamentables/Et zélé des amants, des garçons de passage », scandet-il d'une voix puissante. La nuit, tout est possible pour le chanteur, qui ne cache pas dans ses textes être davantage attiré par les garçons que les filles, sans faire de l'homosexualité un étendard.

Révélation du Printemps de Bourges cette année, Eddy de Pretto pourrait être la sensation de 2018 avec un premier album attendu en mars prochain. **E.M.**

« Kid » d'Eddy de Pretto, Initial.

Portrait

Une poignée de titres, une voix à la Nougaro et des textes sensibles sur fond d’electro-hip-hop moelleux ont placé **EDDY DE PRETTO** au sommet de la vague en quelques semaines. Récit de l’ascension foudroyante d’un gamin de banlieue rétif à tous les clichés.

TEXTE **Géraldine Sarratia**

À VOIX NUE

**“JE M’APPELLE EDDY DE PRETTO ET JE SUIS SUR TOUS LES RÉSEAUX SOCIAUX.”**

Sur la scène du théâtre de Villefranche-sur-Saône, élégant, bonnet sur la tête, pantalon taille haute et chemise ouverte sur T-shirt blanc, Eddy de Pretto enclenche son iPod et lance un instrumental. Disposé sur la droite de la scène, son batteur au groove tranquille lui emboîte le pas et joue une rythmique hip-hop. De Pretto s’avance. Son corps s’étend, s’arc-boute, son bras droit s’avance dans l’air. Et la voix sort. Puissante, très puissante même, propulsée avec force depuis l’abdomen. Lyrique aussi, charriant dans ses “r” roulés des faux airs de Nougaro et cette façon de chanter le français à tue-tête, à pleins poumons.

“Les âmes sensibles deviennent tactiles”, chante-t-il à présent dans *Rue de Moscou*, une de ses nouvelles chansons. Dans la salle, le charme opère sur le public – des têtes blanches ou grisonnantes – venu dans l’ensemble pour voir Juliette Armanet, qui suivra. L’affiche du festival Nouvelles voix en Beaujolais, ce soir 100 % française, est belle : Armanet, donc, de Pretto mais également Clara Luciani, qui rôdait, accompagnée d’un groupe très psyché krautrock, avec les

magnifiques chansons de son très attendu premier album, prévu pour début 2018, tout comme celui de de Pretto.

Le jeune homme a en effet avancé la date de sortie du sien à début mars, suite au raz-de-marée provoqué par son premier ep *Kid*. Un quatre-titres qui a suffi en quelques semaines à en faire un petit phénomène et à générer une grosse attente. De Pretto a en effet mis le feu aux poudres en un passage télé très remarqué sur le plateau de *Quotidien* le 6 octobre. Yann Barthès reçoit ce soir-là Marina Fois et les jeunes acteurs de *L’Atelier*, le film de Laurent Cantet. Seul sur scène accompagné de son iPod, de Pretto balance avec déjà beaucoup d’assurance *Fête de trop*, un titre dans lequel il raconte ses soirées de déglingue, son addiction à la nuit. “C’est la fête de trop/Moi j’ai faite et faite et ça jusqu’au fiasco/C’est la fête de trop/Regarde je lui de paillettes, et me réduis au chaos.”

**Le grand public découvre un jeune homme un peu timide et attachant,** qui répond moitié rougissant aux questions de Yann Barthès, surtout quand ce dernier lui parle de sa “gueule”. “Elle est spéciale, concède Eddy, mais je m’en sers, c’est devenu un point fort.”

La fête se propage. Les grosses radios, Virgin, NRJ et RTL2, entrent dans la danse. Certaines ont propulsé le single en rotation maximale : 25 fois par jour, soit un passage par heure. Lancés dans la foulée, trois concerts à la Cigale en mars ne sont pas loin d’afficher complet. Impressionnant mais finalement pas si surprenant. Car ce jeune homme très talentueux originaire de Créteil, une banlieue proche de Paris, a quelque chose de furieusement contemporain. Il y a son talent bien sûr, sa façon, dans le sillage d’un Stromae ou d’une Christine And The Queens, de confronter un français très chanté à des rythmiques electro, hip-hop. Sa dégainée, survêt, baskets et corps de danseur élastique, lointain cousin du héros de *Mommy* de Xavier Dolan. Sa détermination à revendiquer, dans sa musique comme dans sa vie, un style non genré. “Arrêtons de donner des noms aux choses”, disait-il sur le plateau de Yann Barthès.

De Pretto est ainsi, dans un décloisonnement assumé, où les hiérarchies et les catégories anciennes, esthétiques ou politiques, n’ont plus cours, un monde où le masculin ne l’emporte plus sur le féminin. Dans ses chansons, dans ses textes, du frontal, pas

Portrait Eddy de Pretto

**“Dans mon écriture, il y a quelque chose d’assez droit, sans filtre, sincère. J’ai mise du temps à assumer ça”**

EDDY DE PRETTO

de métaphore. Ses mots sont jetés comme les briques de *Beaulieu*, la banlieue qu’il a quittée, comme des gifles que l’on reçoit en plein cœur. On est loin d’une pop métaphorique et ensorceleuse à la Daho. “Dans mon écriture, confirme-t-il, il y a quelque chose d’assez droit, sans filtre, sincère. J’ai mis du temps à assumer ça. Je ne me sentais pas très à l’aise avec mon premier degré. J’ai pas mal entraîné dans le milieu alternatif parisien et j’ai toujours senti que ce côté chanteur populaire, premier degré, était mal perçu.”

Début octobre, il sort son deuxième single, *Kid*. Un titre flamboyant, manifeste dans lequel il s’attelle à déconstruire les diktats d’une virilité qu’il qualifie d’ “abusive” et dont l’époque post-Weinstein, à grand renfort de hashtag #metoo ou #balancetonporc, ne veut plus. “Tu seras viril mon Kid/Je ne veux voir aucune once féminine, chante-t-il. Tu seras viril mon Kid/Je veux voir ton teint pâle se noircir de bagarres et forger ton mental.” Ce titre, de Pretto l’a imaginé en s’inspirant de son histoire personnelle. “J’avais cette phrase qui revenait sans cesse, et j’avais cette image de mon enfance : un jour, je m’étais enfermé dans la voiture dans le jardin de ma grand-mère et mon père était venu me voir en me disant ‘Arrête de pleurer, t’es pas une fille. T’es pas une chochette.’ Je suis parti de ce ressenti, ça bouillonnait en moi. J’ai bien sûr un peu romancé et listé tout ce qu’un père pouvait m’ordonner.”

**Eddy grandit dans une famille de la classe moyenne. La banlieue, mais le bon lycée catholique de Créteil.**

Sa mère est technicienne de laboratoire, son père chauffeur de poids lourds. Eddy est un gamin rêveur, aux idéaux un peu frustrés. “J’ai des souvenirs de mon père qui matait le foot dans le canapé et refusait de m’emmener au zoo, et de ma mère qui elle, essayait par tous les moyens de me divertir, de m’ouvrir à la culture.” Il forge sa culture en incorporant la chanson

française que sa mère écoute à plein volume et à haute dose en passant l’aspirateur (Aznavor, Barbara, etc.), et le rap que les gars de son quartier écoutent en bas de la cage d’escalier.

A 11 ans, il est happé par le théâtre, puis par la musique et la danse. “En sport j’étais nul, j’étais toujours celui que l’on choisit en dernier pour faire une équipe”, se souvient-il amusé. Il rêve, en regardant les posters de Zac Efron accrochés dans sa chambre, à un destin à la *High School Musical*. “Je crois que j’ai toujours aimé l’idée de scène, d’avoir de la légitimité dans cet endroit où justement tout peut être dit. J’adorais ça et j’avais des facilités. J’étais toujours un peu le chouchou de mes profs de théâtre. Ça me prenait aux tripes. Je me revois encore avec mon sac sortir du théâtre et courir pour rentrer chez moi en n’attendant qu’une chose, le lundi suivant pour y retourner.”

L’envie de musique, d’un projet total dans lequel il pourrait chanter, danser et être sur scène germe lentement. Au début, Eddy n’a “pas les couilles d’assumer ce projet entièrement”. Il forme un groupe, chante les mots des autres. L’écriture vient, et les premiers titres naissent. On est en 2014-2015. Eddy chante dans des bars parisiens, le Kibélé dans le X<sup>e</sup>, le Club dans le XX<sup>e</sup>. Il remplit les Trois Baudets, fait un parcours remarqué aux Inrocks Lab. L’industrie commence à s’intéresser à lui. Eddy choisit de signer avec Initiales (le jeune label qui s’occupe également de Clara Luciani). Pour travailler sur son quatre-titres, puis sur l’album, le label fait appel à Angelo Foley, le directeur artistique et réalisateur qui se cachait déjà derrière le premier ep de Christine And The Queens.

“La première fois que je l’ai vu, c’était au Studio Bleu, en répète, se souvient Foley. Il était accompagné de deux ou trois potes beaucoup moins charismatiques que lui. Il a saisi le micro, commencé à chanter et j’ai tout de suite oublié qu’on était en répète. Il m’a tout de suite plu. Malgré une certaine

violence dans ses textes, il y a quelque chose de très sensible, touchant. Dans ses mots très adultes, on entend l’enfant. Il a également quelque chose de très entier. Il m’a dit une fois ‘Je prends un thème et je le saigne’.” Ensemble, les deux hommes travaillent la structure, les maquettes piano-voix des chansons. Kyu Steed & Haze, les producteurs de MHD, Booba et PNL, interviendront ensuite pour ajouter de la couleur, apporter un groove et décaler le côté chanson française.

**En attendant la sortie de l’album, Eddy enchaîne les promos et peaufine son projet sur scène.**

Ce gros amateur de fêtes et de nuit dit s’être complètement calmé. On le sent concentré. Il regarde avec intérêt les propositions qui affluent du côté du théâtre ou du cinéma. Mais pour l’instant, ça sera la musique. “J’ai vraiment envie d’installer quelque chose d’abord. Je n’ai pas envie d’être le monsieur qui fait tout tout de suite. Et puis le cinéma me fait un peu peur. La caméra voit tout et elle triche. Sur scène, il y a quelque chose de vivant, d’instinctif.” Sa vie de tous les jours change déjà. Pour se déplacer de son domicile du nord de Paris à ses multiples rendez-vous, il ne prend plus le métro. Trop de gens viennent l’aborder, lui parler de ses chansons, le remercier d’avoir posé des mots sur leurs ressentis. “Je suis dans un entre-deux en ce moment, confie-t-il. Mon rêve de gosse a toujours été d’aller au plus loin, un truc un peu egotrip avec des envies monstres de reconnaissance. Et en même temps, je n’avais pas prévu la vitesse à laquelle ça arrive. C’est un peu déstabilisant. Je sens qu’il faut aussi que je me protège, que c’est dangereux si cela n’est pas assimilé. Tout se modifie autour de moi, mes relations, mes amis, ma vie personnelle. Je ne vais pas me plaindre, c’est formidable, mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond à gérer.” ●

ep *Kid* (Initial)



# EDDY THE KID

RAPPEUR SENSIBLE, DANDY DÉCADENT, SONGWRITER AUX MOTS QUI COGNENT ET QUI TOUCHENT, EDDY DE PRETTO, ENTRE CHANSON FRANÇAISE ET HIP-HOP, FAIT DÉJÀ BEAUCOUP PARLER DE LUI. PAR FLORENCE TRÉDEZ PHOTOGRAPHE ED ALCOCK

« On lit "Kid" ? » C'est par ces mots que certains professeurs de français commencent leur cours de première ou de terminale. Ils conviennent leurs élèves à se pencher sur ce texte, scandé à la manière d'un rap, qui déconstruit les injonctions sociétales d'une « virilité abusive » : obligation pour un garçon d'être fort, de ne pas pleurer, de mépriser les faibles... Une consécration par le biais de la pédagogie dont Eddy de Pretto, l'auteur de « Kid », même avec son goût de la démesure, n'aurait jamais osé rêver. « Si j'avais su qu'en sortant à peine quatre titres, ça bougerait autant ! C'en est presque flippant », dit-il comiquement. À talent monstre, début de succès monstre ? En mettant le doigt sur des problématiques dont il a personnellement souffert, le rappeur sensible aux yeux bleus et aux cheveux blonds, né à Créteil il y a vingt-cinq ans, d'un père chauffeur de poids lourds et d'une mère technicienne de laboratoire, a, en tout cas, fait mouche. Et provoque l'adhésion du public, qui vient lui parler après ses concerts, et de certaines féministes, qui lui écrivent pour le féliciter sur les réseaux sociaux. Chantre d'une nouvelle révolution masculine, Eddy de Pretto ? « Plutôt que de stigmatiser, j'avais envie d'ouvrir le débat avec un sujet qui me hante depuis des années, explique-t-il, charmant, posé. Car dans notre société, la virilité est vraiment le fondement de ton identité. Et, entre mon père, mon demi-frère, les garçons que je croisais en bas de chez moi, je me posais beaucoup de questions. Je savais, d'instinct, qu'il ne fallait pas que je descende dans la rue en chaloupant des hanches, avec un air de victime. Ni que je croise les jambes dans le métro. Et j'ai dû me battre pour assumer une part de féminité, si petite soit-elle. Dans l'imaginaire, l'homme est encore cet être fort, structuré, qui marche en roulant des épaules, et pour beaucoup de femmes, celui sur qui on peut compter, qui protège et fait les travaux ! »

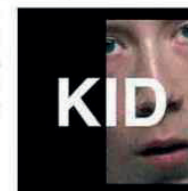
**Donc définitivement pas la tasse de thé** de ce chanteur-rappeur-slameur ouvertement gay qui a fait du « non-genre » son étendard. Et de l'hybridation musicale son cheval de bataille. Car, toute son enfance, son ouïe a été soumise au bombardement méthodique de scuds musicaux signés Brel, Brassens ou Aznavour — une obsession maternelle. « Je n'aimais pas, mais ça m'a bercé, ça a constitué mon ADN musical. Et, avec le temps, je me suis rendu compte que ce n'était pas si mal. » Quant à son adolescence, le jeune Eddy l'a volontairement plongée dans un bain de Booba, de Rohff et de Diam's — surtout Diam's, qu'il adule —, écoutés avec ses pairs dans un « foyer de jeunes ». D'où un côté, chez lui, incarnation à la Brel matinée d'ultra-réalisme urbain sur fond de R'n'B à la Frank Ocean ou de hip-hop à la alt-J, qui séduit, secoue, cogne, interloque, interpelle. Même si, on l'aura compris, le jeune homme cultivé, qui adore lire

des articles sur Internet pour se familiariser avec les sujets de société qu'il aborde dans ses chansons, s'éloigne autant que possible du parler cru des ténors caricaturalement virils du rap français. « La preuve, il n'y aura qu'un seul gros mot, "pute", dans mon album, plaisante-t-il. Mais, pour moi, les côtés sexiste ou homophobe de certains textes de rap sont les restes des codes archaïques des années 1990. De cette époque où les clips étaient remplis de grosses voitures et de chaînes bling. On voit bien que les rappeurs, aujourd'hui, peuvent aussi être méga sensibles, et porter des débardeurs roses sur leurs slims moulants... »

**Défenseur du rap, Eddy de Pretto** l'est tout autant du théâtre, qu'il a pratiqué dès l'âge de 11 ans, et pour lequel il s'est révélé d'emblée doué. On a peine à l'imaginer, mais il fut un interprète ardent du « Dindon », de Feydeau, ou de la commedia dell'arte. Et il a pratiqué Tchekhov ou Beckett avec amour et ferveur. Contre l'avis de son père, qui le voyait plutôt ouvrier à l'usine ou mécanicien, et de sa mère, qui l'avait pourtant poussé à s'inscrire aux cours de chant et de théâtre, il se prend au jeu et suit, après le bac, une formation complète de chant-danse-théâtre pendant trois ans. On se croirait presque dans « Marvin », le film d'Anne Fontaine, inspiré du livre d'Edouard Louis. Pourtant, cet Eddy-là n'a rien d'un Eddy Bellegueule. Car, même s'il distille une colère froide sur scène, le kid n'est pas un révolté, plutôt un observateur. « Il n'y a pas de conflits entre mes parents et moi, ils sont fiers de ce que je fais, assure-t-il. Et j'ai envie d'aborder des sujets qui me tiennent à cœur comme si je traitais des thèses, d'une

manière dépassionnée. » Thèse, antithèse, charentaises ? Pas vraiment le truc de cet artiste passionné qui s'avoue prêt à tout donner pour la scène, façon Piaf ou Brel. « Je suis peut-être vieille école, mais j'aime l'idée de monter étape après étape, de forger ma carrière petit à petit. Incarner ce que l'on est et avoir des choses à dire représente un vrai travail, c'est un processus de vie, une construction très introspective. Moi je vise l'absolu, j'ai envie d'y aller à fond. » Un lyrisme qui lui va bien au teint, tout comme ce voile de décadence maussade, digne d'un dandy, dont il se pare dans sa chanson « La Fête de trop ». « Pour moi, il existe un lien entre la scène, le sexe et la fête, dit-il. Les trois sont un lâcher-prise total, sans retenue ni pensées psychologiques. J'aime faire le témoignage de mes expériences et de cette grande mélancolie qui me prend lorsque je vis les choses. » Eddy de Pretto, messieurs dames, le talent sur un plateau. ■

EP « KID » (Universal). Un premier album sortira en mars. En concert le 5 avril, le 19 avril et le 2 mai, La Cigale, Paris-18\*.



ENQUÊTE

# Les gens normaux sont exceptionnels

C'est un virage à 180 °C. Il y a quelques saisons à peine, on ne jurait que par l'androgynie, nouveau dandysme pour évoquer l'évolution de la silhouette masculine. Aujourd'hui, une autre tendance a surgi : basiques sacralisés, vêtements de travail ou « Dad look », la banalité de la vie quotidienne inspire les créateurs. Nous avons mené l'enquête et dressé le portrait de cinq hommes qui cultivent élégance et simplicité.

DOSSIER RÉALISÉ PAR CLAIRE BEGHIN ET GINO DELMAS

La banalité s'impose comme la dernière lubie de la mode masculine, qui célèbre les basiques, la silhouette ordinaire, la panoplie de l'homme moyen que l'on croise à tous les coins de rue. Ils sont nombreux pourtant à ne pas avoir attendu la bénédiction des podiums pour faire l'éloge de la simplicité vestimentaire, et construire à l'aide des pièces les plus ordinaires un look très personnel. Démonstration avec ces cinq hommes à l'allure faussement banale. Gravitant pour certains dans le milieu de la mode, donc rompus à ses effets de styles saisonniers, ils ont compris néanmoins que le plus beau des vêtements est parfois le plus sobre, du moins en apparence. « Travailler la forme d'une poche, la ligne d'une épaule ou l'épaisseur d'une surpiqure est bien plus délicat que de réfléchir à la longueur d'une jupe », affirme l'illustrateur de mode Richard Haines qui a appris chez les plus grands

créateurs à quel point la précision du détail fait tout le cachet d'un habit. Le journaliste Loïc Prigent, au contraire, loue la simplicité d'une pièce aussi ordinaire que le tee-shirt blanc, « parce qu'elle nous permet d'être qui on veut : sexy, passe-partout, pointu dans un défilé pointu ou normal dans une salle d'attente. » Le jeune musicien Eddy de Pretto, quant à lui, s'amuse à déconstruire les banalités du quotidien, dans les textes de ses chansons comme dans sa garde-robe, où le survêtement côtoie le col roulé noir et le pantalon de velours côtelé. Avec l'aide de ces hommes d'horizons très différents, créateurs ou consommateurs, nous avons questionné la notion, plus que jamais variable, de normalité vestimentaire, et ce besoin nouveau de la pousser à l'extrême. Basique limite fétichiste, dandy banlieusard, érudit vintage, conservateur écolo... À chacun de définir la sienne. ➤ C. B.

«UN GARÇON TRÈS MAL HABILLÉ INTÉRESSE BEAUCOUP LA MODE, PARCE QU'ELLE Y VOIT ARROGANCE ET FORCE DE CARACTÈRE»



## Eddy de Pretto, musicien

À 24 ans à peine, il a remporté le prix Inouï 2017, ancien prix découvertes du festival du Printemps de Bourges, et vient de sortir son premier EP, *Kid*. Déjà comparé à Stromae ou à Jacques Brel (l'une de ses références avec Claude Nougaro, Diam's ou Sinik), le chanteur a dans la voix une tension déstabilisante qu'il travaille avec une diction parfaite, formation chant et théâtre oblige. Les morceaux qu'il interprète d'un ton grave et presque monocorde, racontent les petits faits de la vie quotidienne, sources pour lui d'inspiration inépuisable.

«J'aime jouer avec les codes de l'ordinaire en essayant de rester subtil: un jogging quelconque, mais porté taille haute, un tee-shirt blanc un peu trop grand... Cela m'intéresse de partir du vestiaire passe-partout et d'en étudier les volumes, d'y apporter de la nuance sans jamais tomber dans l'exubérance, car j'aime avant tout la discrétion. J'ai la curiosité des choses prosaïques, en mode comme dans la musique. Mes chansons explorent les thèmes de la vie courante, les questionnent, les déconstruisent, les malmènent. C'est un exercice curieux et intéressant, qui interroge l'idée même de

normalité. Cette notion a d'ailleurs beaucoup changé dans la mode : il existe aujourd'hui une grande passerelle entre les défilés et ce que l'on peut réellement imaginer porter, parce que les créateurs s'intéressent à des milieux moins fortunés et moins fermés qu'avant. Un garçon lambda considéré comme très mal habillé intéresse beaucoup la mode aujourd'hui, parce qu'elle y voit une certaine arrogance, une force de caractère qui n'avait pas été étudiée jusqu'ici.» ➤ C. B.

EP *Kid*, Initial Artist Services.  
En concert le 27 novembre aux Étoiles, Paris (X<sup>e</sup>).